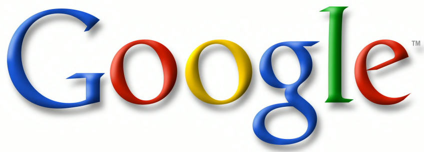


PAUL MULLER



L'Espionnage militaire

SOUS NAPOLÉON Ier

CH. SCHULMEISTER

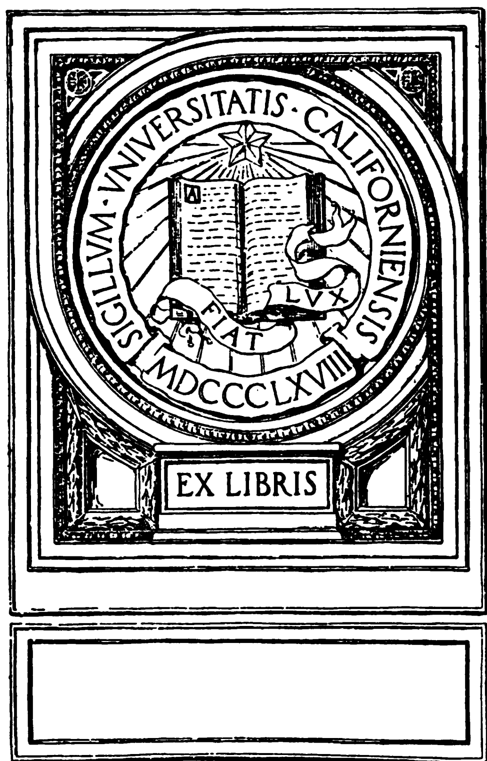


BERGER-LEVRAULT ET Cie, ÉDITEURS

PARIS — 5, rue des Beaux-Arts

NANCY — 18, rue des Glacis

1896


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



L'ESPIONNAGE MILITAIRE

SOUS NAPOLÉON Ier

NANCY, IMPR. BERGER-LEVRAULT ET Cie

PAUL MULLER

L'Espionnage militaire

SOUS NAPOLÉON 1er

CH. SCHULMEISTER



BERGER-LEVRAULT ET Cie, ÉDITEURS

PARIS — 5, rue des Beaux-Arts | NANCY — 18, rue des Glacis

1896

Au Bibliophile Charles Mehl.

C'est vous qui, sachant que j'avais trouvé des documents inédits sur le rôle de Schulmeister dans les guerres du premier Empire, m'avez engagé à faire connaître le résultat de mes recherches. Si le public accueille cet essai avec bienveillance, vous me permettrez de vous en attribuer l'honneur.

Paris, le 1er mai 1896.

PAUL MULLER.

CHARLES SCHULMEISTER

INTRODUCTION

Les longues périodes de paix possèdent le privilège de développer les sentiments belliqueux, tant il est vrai que l'esprit humain se plaît aux contrastes. Vingt-cinq ans après Waterloo la Royauté ramenait en triomphé de Sainte-Hélène aux Invalides les restes de Napoléon Ier. Après Sedan et l'effondrement du second Empire, on pouvait croire que la légende bonapartiste était démolie à jamais. Voici les *Mémoires de Marbot* qui apparaissent ; aussitôt l'épopée impériale est de nouveau glorifiée, et les lieutenants de Napoléon sont célébrés comme l'Empereur lui-même. L'histoire documentaire n'a rien perdu dans ce regain de popularité ; bien

des personnages ont été remis à leur place, et beaucoup de faits ont été exposés sous leur vrai jour.

Nulle part, dans ces récentes publications, nous n'avons vu signaler un homme qui cependant possédait dès 1805 une grande notoriété, que nomment les biographies de l'époque et dont les historiens mentionnent l'intervention dans la guerre de la troisième Coalition, Charles Schulmeister, le fameux espion de Napoléon Ier.

Ce silence provient certainement de ce que l'espionnage n'est pas assimilé à un service régulier d'informations, et que le métier d'espion, généralement exercé à prix d'argent par des individus de moralité douteuse, répugne à la loyauté du caractère français.

Et pourtant les affaires d'espionnage passionnent l'opinion dans tous les pays civilisés. Qu'un homme jeune, vigoureux, blond, muni de lunettes, se promène en France dans une région de forts, il court

le risque d'être appréhendé par les passants comme espion. Qu'en Allemagne un inconnu, brun, trapu, s'amuse à faire de la photographie instantanée, il est exposé au même sort.

C'est bien à tort que le public s'emballe en pareille matière, car aujourd'hui l'espionnage est à peu près inoffensif en temps de paix. Sous la Révolution et au début du premier Empire, la géographie militaire de l'Europe était mal déterminée. Les armées avaient besoin d'être éclairées par d'excellents espions, ne fût-ce que pour connaître les routes. Maintenant la topographie ne possède plus aucun secret ; chemins de grande communication, de petite voirie, fleuves, rivières, canaux, chemins de fer, tout est indiqué sur d'excellentes cartes que le premier venu peut se procurer ; à peine un fort est-il construit qu'il est marqué sur les plans ; en France, l'*Indicateur Chaix* donne toutes les lignes commerciales et stratégiques ;

en Allemagne, le *Hendschel* fournit les mêmes documents.

Jadis les chefs d'armée avaient aussi besoin d'espions pour connaître les ressources des pays ennemis et l'importance de leurs effectifs. Aujourd'hui la statistique livre elle-même les pièces. Le *Statistisches Jahrbuch für das deutsche Reich* indique annuellement la composition de l'armée allemande et la répartition de ses divers corps d'armée. En France les documents officiels révèlent aussi nettement la situation. En temps de paix l'espionnage n'a donc pour but que de faire connaître le détail de la construction des forts, besogne qui ne peut être exécutée que par un spécialiste, et de dérober le plan de mobilisation. Comme la soustraction des documents exige la corruption d'un fonctionnaire ou d'un officier, c'est à bon droit que ce crime de haute trahison est frappé des peines les plus sévères.

En temps de guerre l'espionnage nous

semble devoir continuer à jouer un rôle important. Il est essentiel de se renseigner sur la situation, la force et même les projets de l'ennemi. Assurément, c'est la cavalerie qui doit reconnaître l'ennemi ; mais elle peut perdre le contact, ainsi qu'on l'a vu après Frœschwiller dans l'armée allemande qui ne connut pas la marche de Mac-Mahon. En 1870, les renseignements ont été très utiles aux armées allemandes. C'est par un télégramme de Londres que le grand quartier général apprit la réunion de l'armée de Mac-Mahon à Reims et son projet de rejoindre Bazaine. C'est aussi par voie de renseignements que les Allemands connurent le mouvement destiné à débloquer Belfort. Il importe donc d'avoir des espions non seulement dans la région où on doit opérer, mais dans tout le pays. Quand on soudoie un officier ennemi, on obtient souvent des résultats considérables. « Si l'on peut acheter pour un million un

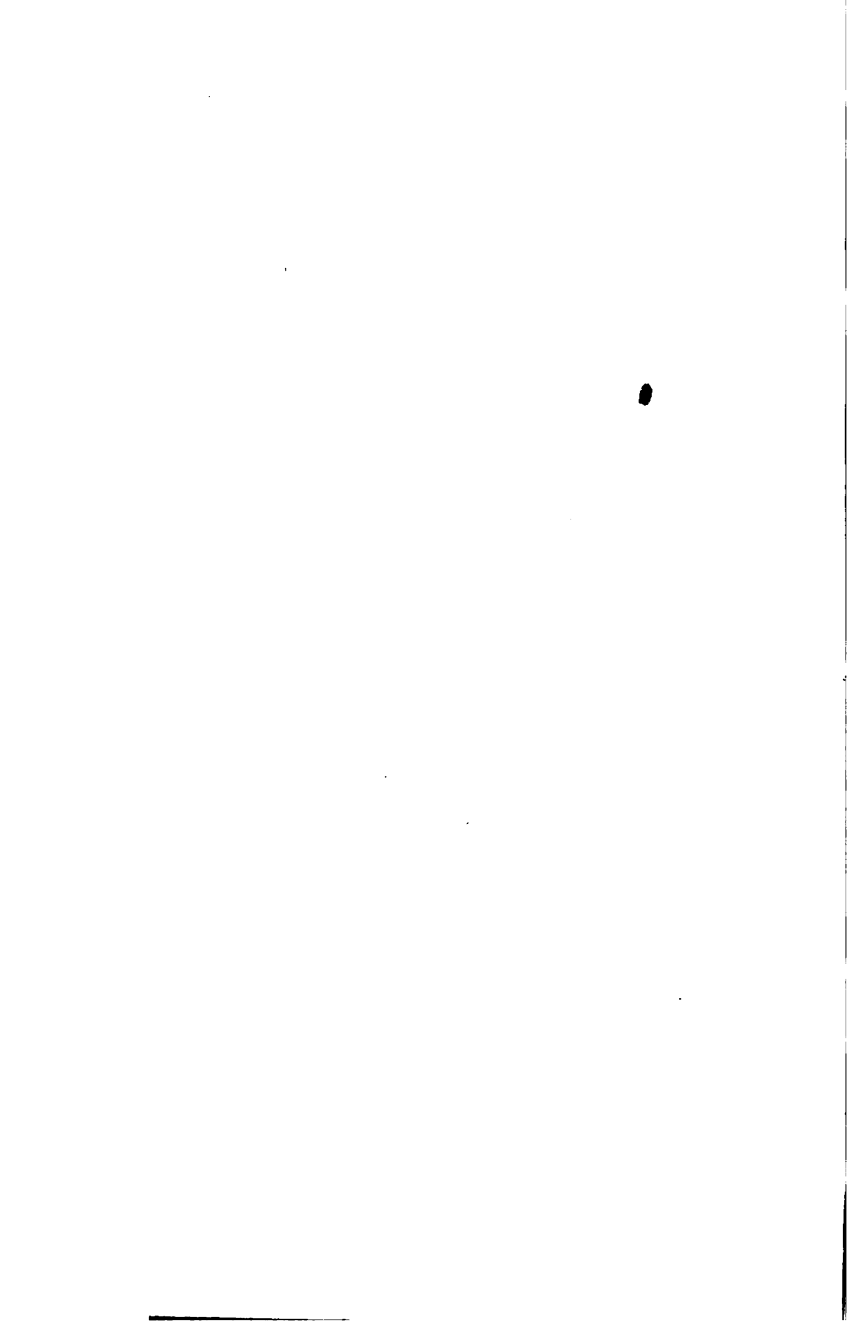
officier d'état-major, disait le prince de Ligne, ce n'est pas le payer trop cher. »

Napoléon Ier avait admirablement organisé le service d'espionnage ; il avait chargé de la haute direction Savary et sous ses ordres Schulmeister. Il dépensait des sommes considérables et recourait volontiers à la corruption des officiers d'état-major, ce qui était relativement facile à une époque et dans des pays où les officiers changeaient souvent de drapeau. Dans le cours de cette étude nous citerons plusieurs officiers autrichiens qu'avait gagnés Schulmeister.

Le coup de maître de Schulmeister a été la capitulation de Mack. Dans les années qui ont suivi la reddition d'Ulm, Schulmeister était considéré comme l'un des auxiliaires les plus utiles de Napoléon ; il était ouvertement accusé d'avoir été engagé en qualité d'espion par Mack, de l'avoir trompé et d'avoir puissamment contribué à amener la capitulation d'Ulm.

C'est surtout à cause de la participation de Schulmeister à l'un des faits de guerre les plus importants du premier Empire, qu'il nous semble intéressant d'étudier à fond la carrière de celui que certains écrivains allemands appellent le mauvais génie de Mack.





I

LA LÉGENDE

Les anecdotes ne manquent pas, mais elles sont dépourvues d'authenticité. Cadet de Gassicourt, qui a connu Schulmeister en 1809, raconte l'une de ses aventures les plus surprenantes ; nous la reproduisons page 146. Il le représente déguisé en marchand de bijoux. Mais généralement le grand espion, *der grosse Spion* comme disent les Allemands, s'introduisait dans les camps ou suivait les armées en marchand d'eau-de-vie et de tabac. Dans la campagne de 1805, où sa présence a été constatée sur une grande étendue de terrain, il était vraisemblablement revêtu de

l'uniforme autrichien, il n'aurait pu facilement circuler au milieu des armées de Mack et de Kutusow et parcourir d'énormes distances, ce qui nécessitait l'emploi de chevaux, s'il avait été déguisé en colporteur.

A Strasbourg on raconte encore aujourd'hui qu'il trouva moyen de sortir d'une ville forte assiégée, en faisant le mort, dans un cercueil.

Un jour, dit-on, Schulmeister vit sa maison cernée par les Autrichiens ; il ouvrit lui-même la porte et traversa le peloton de gendarmes et de soldats. On le laissa partir de confiance. Il était tellement transfiguré qu'il ne répondait en rien au signalement.

A la bataille de Wagram il fut sur le point d'être capturé. Il se jeta dans une maison. Quand les soldats ennemis y entrèrent, ils virent un barbier avec la savonnette classique et tout l'attirail du temps descendre tranquillement

l'escalier. C'était Schulmeister. — Où est l'espion? il doit être caché ici. — Montez au premier; vous le trouverez grièvement blessé sur un lit, et il s'éclipsa.

A Vienne il parvint aussi à s'évader. Il était en train de se faire raser dans une boutique de coiffeur, quand il vit arriver les agents de police qui le filaient. Il se leva aussitôt, se débarbouilla en une seconde, donna un louis au coiffeur, et se sauva par une porte de derrière. Une image populaire dans le genre des images d'Epinal a reproduit cette scène en Allemagne.

Se donnant comme un principicule allemand, il passa un jour la revue d'un corps d'armée ennemi et fournit, grâce à ce stratagème, des renseignements importants à l'état-major français.

Une autre fois, travesti en intendant général autrichien, il assista à un conseil de guerre présidé par François II. Il avait

donné un million à l'intendant dont il avait pris le nom et la place. Ce fait a été certifié à un de nos amis par Hippolyte Passy qui avait participé aux dernières campagnes du premier Empire et connu Schulmeister.

Pendant un certain temps il était suivi d'un barbet, simple roquet muni d'un manteau de poils dans lequel il cachait ses papiers.

Ce qui le distinguait, c'était l'art de se grimer. Un vénérable octogénaire nous a raconté l'avoir vu souvent vers 1830. Un jour Schulmeister, pour lui montrer son savoir-faire, se transfigura instantanément ; un tour de main dans les cheveux, quelques grimaces, et il avait une tout autre physionomie.

On prétend qu'en 1805 il offrit lui-même ses services à Napoléon. Il se présenta à Strasbourg au Château où l'Empereur donnait ses audiences dans le grand salon du rez-de-chaussée. —

Quelles sont vos références ? demanda Napoléon. — Aucune, je me recommande tout seul. — Alors, je ne puis vous employer. — Et l'Empereur se retira derrière un paravent. Aussitôt Schulmeister se grima et transforma son accoutrement. L'Empereur, le croyant parti, revint à sa place ; il vit un intrus. — Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ? s'écria-t-il. — Je suis Schulmeister. — Etonné de cette habileté, l'Empereur l'engagea sur-le-champ.

Il est probable que les faits ne se passèrent pas ainsi. Schulmeister dut arriver recommandé par Savary qui le connaissait depuis longtemps et peut-être aussi par Rapp. Certains biographes affirment qu'il fut introduit en 1804 auprès du premier Consul par ces deux généraux.

Toutes ces anecdotes sont évidemment plus ou moins véridiques. Schulmeister n'aimait guère à être traité d'espion, dans

ses vieux jours il se disait ancien observateur militaire, ancien commissaire général des armées. Ce qui est certain, c'est que Napoléon, qui le paya princièrement, ne le décora jamais; il repoussa même brutalement sa demande. L'Empereur, dans ses accès de bonne humeur, était très familier avec ses subordonnés directs et les tutoyait volontiers. — Charles, dit-il d'après la légende à Schulmeister, un jour qu'il le remerciait publiquement de ses services, tu vaux une armée. Que désires-tu? Je n'ai rien à te refuser. — Sire, la croix d'honneur. — De l'argent, tant que tu voudras; la croix, jamais; je la réserve à mes braves.

L'histoire policière est du reste difficile à suivre, car le propre d'une bonne police consiste précisément à opérer avec le plus grand secret et à ne laisser aucune trace. Pour Schulmeister, les indications se trouvent d'autant moins qu'il changeait souvent de nom. Comme espion à Ulm et

dans les divers corps autrichiens et russes il était appelé tantôt Schulmeister, tantôt Burgermeister. Dans ses missions officielles, il est désigné à Wismar et à Kœnigsberg sous le nom de *Charles,* ailleurs sous celui de *de Charles;* dans ses domaines il devenait *M. de Meinau.* Dans un petit volume publié à Leipzig en 1817 pour sa défense sous le voile de l'anonyme, il est reconnu qu'il renonçait habituellement à son nom patronymique trop difficile pour la prononciation française. Schulmeister, qui en allemand se dit *Choulmaïstr,* devait être souvent estropié par les Français qui ne sont pas arrivés à prononcer Coblentz, Köln, Mainz, München. Ainsi Cadet de Gassicourt écrit Sulmester. Il était naturel que Schulmeister, opulent propriétaire, possesseur d'un château en Alsace, d'un autre près de Paris, d'un hôtel à Paris, familier de généraux et de ministres tous ducs ou comtes, se proclamât M. de Meinau.

Un savant allemand qui a consacré à Schulmeister un in-octavo d'une centaine de pages[1], M. L. Ferdinand Dieffenbach, a consulté les Archives du ministère de la guerre à Vienne, des ministères de la guerre, de l'intérieur et d'Etat à Berlin, de la ville de Vienne, de Kœnigsberg, de Strasbourg, de Stettin, de Wismar, de l'enregistrement à Strasbourg, de la bibliothèque à Strasbourg, de la commune de Neu-Freistett. Il a mis la main sur tout ce qui existe officiellement en Allemagne et l'a nettement analysé. Nous avons plus d'une fois recouru à l'ouvrage de M. Dieffenbach.

Nous avons nous-même puisé aux sources des Archives de la guerre et des Archives nationales et avons découvert

---

1. *Karl Ludwig Schulmeister, der Hauptspion, Parteigänger, Polizeipräfect und geheime Agent Napoleon I.* Leipzig, librairie J. H. Webel. 1879. Brochure in-8°, II-96 p.

dans les documents relatifs à 1805, 1806, 1807, 1808, 1809, des rapports rédigés par Schulmeister ou des pièces relatives à lui que nous reproduisons pour la plupart. Grâce à nos recherches on peut passer de la légende dans le domaine des faits.

La plaquette anonyme publiée à Leipzig en 1817[1], mérite aussi d'être étudiée. Elle est censément rédigée par un ami de la vérité sur les indications d'un fonctionnaire prussien qui avait conduit Schulmeister en 1815 de Paris à la forteresse de Wesel et s'était pris d'affection pour le prisonnier. Si elle n'a pas été écrite par Schulmeister lui-même, elle l'a du moins été sur ses indications. Elle est très nourrie de faits; mais les erreurs préméditées y abondent, parce que Schul-

---

1. *Bruchstücke aus dem Leben des Charles Schulmeister von Meinau als angeklagter Hauptspion des Napoleon*. Leipzig. 1817. In-18, 104 p.

meister qui avait été emprisonné en 1815 craignait une nouvelle arrestation et cherchait à donner le change sur son passé pour ne plus être inquiété. Dans cet opuscule est exposée l'histoire de la famille de Schulmeister.



II

DÉBUTS DE SCHULMEISTER

Comme la plupart des aventuriers, Schulmeister se donnait une origine distinguée. Vers 1730 arriva en Alsace, d'après le récit des *Bruchstücke,* un gentilhomme hongrois obligé de s'expatrier à la suite d'un duel où il avait tué son adversaire. Il s'appelait Biersky. Il se réfugia dans le Hanau-Lichtenberg, comté qui s'étendait sur 14 villes et 160 villages avec 100,000 habitants, comprenait en Alsace le canton actuel de Bouxwiller, une partie des cantons de Hochfelden, Niederbronn, Wœrth, Brumath, dans le Palatinat le bailliage de Lembach, dans le

grand-duché de Bade actuel les bailliages de Wilstett et de Lichtenau, était soumis pour la partie alsacienne à la suzeraineté de la France et dépendait quant aux parties palatine et badoise du Saint-Empire Romain. Biersky fut recueilli par un maître d'école (*Schulmeister*), lui servit d'aide et fut appelé d'autant plus facilement Schulmeister qu'il ne tenait pas à faire connaître son nom.

Louis IX, fils aîné du landgrave Louis VIII de Hesse-Darmstadt et de l'héritière du Hanau, avait été désigné par son grand-père le comte Jean-René de Hanau comme son successeur dans le comté de Hanau. Il s'installa à Bouxwiller dès 1735 et à sa majorité, en 1741, il prit le pouvoir. Il connut Biersky, l'estima, et l'envoya sous le nom de Schulmeister comme bailli ou Amtsschultheiss à Lichtenau.

Ce qui concerne l'origine de Biersky pourrait bien être un conte créé dans le

cerveau inépuisable en ressources de l'espion de Napoléon. Il est peu probable qu'un officier hongrois, à une époque où les extraditions étaient entourées des plus grandes difficultés, se soit caché dans une modeste école de village et n'ait pas cherché à se mettre à la solde d'une armée quelconque.

Quoi qu'il en soit, les livres paroissiens désignent le bailli Chrétien-Geoffroy Schulmeister qui était marié, fut bon époux, bon père, et mourut dans l'aisance. Son fils Jean-Geoffroy étudia la théologie, devint pasteur à Leutesheim, et en 1763 à Neu-Freistett, à quatre lieues de Strasbourg, sur la rive droite du Rhin.

Le pasteur eut trois fils : Jean-Geoffroy, tuilier à Bodersweier, Charles-Louis, notre héros, et un dernier, décédé en 1833, pasteur à Neu-Freistett. L'acte de naissance du second a été retrouvé par M. Dieffenbach dans les registres pa-

roissiens; il a été dressé par le père lui-même.

Charles Schulmeister est né le 5 août 1770, il a été baptisé le 8 août; il a été tenu sur les fonts baptismaux par le pasteur de Leutesheim et le trésorier de la fabrique de Bischofsheim ses parrains, la femme du pasteur de Legelshurst sa marraine. Il reçut une éducation très soignée pour l'époque, ainsi que le prouvent les rapports qu'il rédigea plus tard dans ses missions militaires, et se jeta dans la bataille de la vie en vrai *struggle-for-lifer*. Il se maria jeune, le 20 février 1792, avec la fille de M. Unger, conseiller des mines (*Bergrath*) à Sainte-Marie-aux-Mines. Il n'avait que 22 ans, et sa femme 18. Les registres de l'état civil de Sainte-Marie possèdent l'acte de mariage. Schulmeister signe Charles-Louis Schulmeister; il est dénommé comme *actuarius* (greffier) de la chancellerie de la principauté de Darmstadt à Kork, village sur la rive droite du

Rhin, à dix kilomètres de Strasbourg. Son frère Jean-Geoffroy l'assiste comme témoin.

Le registre des mariages était rédigé en allemand à Sainte-Marie-aux-Mines (*Markirch*). Il portait le titre singulier : *Copulations-Buch der Evangelisch-Lutherischen Gemeinde* ou *Registre de la Copulation de la commune Evangélique-Luthérienne.*

En 1797 Schulmeister était inscrit dans son village natal comme marchand de fers; au recensement de 1798 il figure à Strasbourg en qualité de négociant domicilié depuis 1797. Le père était mort en 1793. Le fils, trouvant la contrebande lucrative, s'était fait contrebandier. Jeune et hardi, il opérait lui-même. Il y a 25 ou 30 ans on rencontrait encore à Neu-Freistett des vieillards qui racontaient ses prouesses sur le Rhin. Surpris par un douanier au moment où sa nacelle abordait sur la rive gauche, il le tua d'un coup de pistolet; le

fait a souvent été affirmé. Avec ses seules ressources il eût peu gagné; il enrôla des contrebandiers qui travaillèrent pour lui.

Schulmeister reconnaît lui-même cette partie de sa carrière; les *Bruchstücke* déclarent que la contrebande fut pour lui une mine d'or. Seulement il prétendait ne s'être livré à ce métier que de 1800 à 1805. Il affirmait qu'engagé à l'âge de 17 ans dans un régiment français de hussards il fit la plupart des campagnes de la Révolution, surtout celles de Moreau, et se retira en 1800 avec le grade d'adjudant-commandant. L'invraisemblance d'un long séjour dans l'armée crève les yeux. Comment admettre qu'un colonel de 30 ans eût démissionné pour se livrer à un métier interlope? Les témoignages officiels sont du reste authentiques. De 1792 à 1797 nous trouvons Schulmeister inscrit comme marchand de fers dans son village natal, de 1798 à 1805 comme épi-

cier et marchand de tabacs à Strasbourg. Pendant cette longue période, il pratiqua la contrebande qui était facilitée par le cours du Rhin, ses nombreuses îles, et qui fut jusqu'en 1860 une industrie lucrative pour nombre de Badois et d'Alsaciens. Il la continua vraisemblablement dans les dernières années de l'Empire avec la complicité ou la tolérance des fonctionnaires qui fermaient les yeux sur les agissements d'un serviteur de Napoléon Ier.

En même temps qu'il se livrait à la contrebande, il profitait certainement de toutes les occasions pour gagner quelque argent. Il prétendait qu'il avait appartenu aux armées de Moreau et s'y était lié avec Savary.

Moreau franchit le Rhin l'an IV, l'an V et l'an VIII, chaque fois près de Neu-Freistett où Schulmeister résida jusqu'en 1797. Savary prit part aux trois campagnes; il effectua le premier le passage du fleuve, à la tête d'un bataillon d'infan-

terie l'an IV, et de nouveau le premier l'an V.

Vraisemblablement Schulmeister fit le brocanteur ou petit marchand qu'on voit partout à la queue des armées, vendant aux soldats les boissons et le tabac, fut remarqué par Savary qui l'utilisa. Dans son rapport du 26 octobre 1805, que nous reproduisons page 80, il parle d'un officier autrichien Rulzki, son complice, avec qui il s'était lié pendant la dernière guerre. Il a donc certainement été attaché au service de l'espionnage en 1800.

M. Dieffenbach admet que Schulmeister s'était aussi adonné à la police secrète politique. Le préfet de Strasbourg faisait surveiller les émigrés qui à cette époque habitaient en grand nombre la rive droite du Rhin, Offenbourg, Ettenheim, Fribourg, et se renseignait même sur les régions allemandes plus éloignées.

Drake et Spencer Smith, ministres d'Angleterre, l'un à Münich, l'autre à

Stuttgart, dirigeaient les conspirations contre la France ; ils étaient secondés par leur collègue en Suisse, Wickam. A la fin de septembre 1803 un conspirateur français Méhée de Lécluse, dépêché par Drake à Paris, fut arrêté à Kehl. Pour avoir la vie sauve, il trahit Drake et passa au service de la police française. Il adressa à Drake des lettres écrites sous la dictée du préfet du Bas-Rhin, Shée, qui lui furent apportées par un officier qualifié d'aide de camp de la conspiration, le capitaine Rosey. Cet officier fit deux voyages à Münich et Stuttgart, reçut de Drake et de Spencer Smith 130,000 fr. qu'il remit au préfet. Le gouvernement du premier Consul réunit ainsi tous les documents relatifs aux manœuvres des ministres anglais. Si nous citons ce fait, c'est surtout à cause de la conduite de Rosey. Si un capitaine se livrait à de pareils procédés, il n'est pas étonnant que Schulmeister, agent de Napoléon, se soit offert à Mack pour l'es-

pionnage, et comme un contrebandier a la conscience plus large qu'un soldat, qu'il ait accepté et gardé de l'argent de Mack et de Merveldt. Mais n'anticipons pas.

Ettenheim, où s'était réfugié le duc d'Enghien, était spécialement surveillé. Le prince commettait des imprudences et pendant une certaine période venait presque toutes les semaines au spectacle à Strasbourg. M. Dieffenbach suppose que l'agent chargé de surveiller Ettenheim était Schulmeister qui, grâce à son métier apparent de marchand, pouvait pénétrer partout et qui, domicilié à Strasbourg, se rendait facilement, sous prétexte commercial, dans un bourg relativement voisin tel que Ettenheim. M. Aug. Nougarède de Fayet[1] cite une lettre adressée le 17 ventôse an XII par le préfet du Bas-Rhin au ministre de la justice, où il est question

---

1. *Recherches historiques sur le procès du duc d'Enghien*. Paris. 1844.

d'une note adressée par le citoyen S..... (le nom est effacé avec soin).

L'opinion de M. Dieffenbach nous semble erronée. Quand le duc d'Enghien fut arrêté, on pensa mettre la main également sur Dumouriez. Or, celui qu'on avait pris pour Dumouriez était le marquis de Thumery, et ce n'est certainement pas Schulmeister qui, parlant parfaitement le français et l'allemand, eût confondu Thumery avec Dumouriez. De plus, Schulmeister fut expulsé du département du Bas-Rhin, ainsi que le prouvent péremptoirement son rapport n° 2 du 21 octobre 1805 et une pièce officielle du 18 mars 1806 (voir page 76 et page 104) par le préfet du Bas-Rhin en septembre 1805. M. Shée aurait-il signé un arrêté d'expulsion contre un homme qu'il aurait employé dans la mission de Rosey, ou dans des affaires analogues, et dans la surveillance du duc d'Enghien? Évidemment non.

Les assertions de Schulmeister sur ses

actes jusqu'en 1805 sont démenties par les faits. Il raconte dans les *Bruchstücke* qu'adjudant-commandant démissionnaire, il se livra au commerce des biens, à l'agriculture et surtout à la contrebande, et qu'il y gagna une grosse fortune. M. Dieffenbach a fait des recherches consciencieuses dans les archives de Strasbourg; il trouve de 1797 à 1805 Schulmeister inscrit comme épicier en détail, puis comme fabricant de tabac, et propriétaire d'un seul immeuble peu important. Il n'est riche qu'à partir de 1806.

Schulmeister raconte que sa prospérité commerciale porta ombrage au pouvoir et qu'il fut un jour arrêté, resta incarcéré deux mois à Strasbourg, et fut relâché parce qu'on ne put rien établir contre lui. Il fut bientôt l'objet d'une seconde prise de corps, conduit à la frontière avec ordre de ne plus mettre les pieds sur le territoire français. Il s'installa dans le pays de Bade. Survint la guerre. Plein de fiel contre Na-

poléon, il offrit ses services à Mack, fut accueilli dans l'état-major autrichien, s'y dévoua à la cause des coalisés, fut suspecté, arrêté; abandonné pendant la retraite il demanda protection à son ancien compagnon d'armes Savary qui le nomma commissaire à Vienne, et resta un peu malgré lui employé de la police française jusqu'en 1810.

Telle est la version de Schulmeister. En 1817, quand il publia ce récit, il craignait d'être de nouveau incarcéré par les alliés auxquels la Restauration aurait probablement livré un ancien espion de Napoléon Ier accusé d'avoir préparé le retour de l'île d'Elbe. Il tenait à paraître aussi immaculé que possible. Il se représenta en Badois ayant servi d'abord fidèlement l'Autriche et ensuite non moins fidèlement la France. L'accusation de trahison ne pouvait donc plus être portée contre lui à propos des faits relatifs à la capitulation d'Ulm. Les documents que

nous avons trouvés à Paris et que nous reproduisons ci-dessous montrent que les assertions de Schulmeister étaient une pure fable, et qu'il a manœuvré dès le début de la campagne de 1805 pour l'état-major français.



III

ULM

La troisième Coalition avait été formée en avril 1805; le traité de l'Angleterre avec la Russie avait été signé le 11 avril; mais l'Autriche n'y accéda que le 11 août, et même dissimula encore quelques jours son adhésion.

A la fin d'août Napoléon, obligé par l'impéritie de Villeneuve d'abandonner son projet de débarquement en Angleterre, résolut de porter la guerre en Allemagne. L'ennemi, pensant que Napoléon l'attaquerait plutôt par l'Italie qu'en Allemagne, disposa ses principales forces dans le Sud.

40,000 hommes commandés par l'ar-

chiduc Jean opéraient dans le Tyrol, et 100,000 hommes sous les ordres de l'archiduc Charles se trouvaient sur l'Adige. En Allemagne, l'Autriche ne pouvait plus mettre en ligne qu'environ 60,000 hommes. Les deux armées russes, qui se concentraient en Gallicie et en Pologne, avaient besoin d'un mois de marche pour rejoindre l'armée autrichienne.

Maître des passages du Rhin, il était facile à Napoléon, qui disposait de 200,000 hommes, d'attaquer les Autrichiens avant la jonction des Russes. Napoléon prolongea autant que possible son séjour à Boulogne, envoya Murat en Bavière sous un nom supposé et chargea Savary et Bertrand de missions analogues pour explorer les routes du Rhin au Danube; il obtint, grâce à ses nombreux agents, les mouvements de l'ennemi jour par jour, régiment par régiment.

Murat s'installa ensuite à Strasbourg et y resta jusqu'au 29 septembre où il

passa le Rhin à Kehl; il avait le titre de lieutenant de l'Empereur. Il recevait de nombreux courriers de Stuttgart, Ratisbonne et Münich d'où les ministres français le renseignaient, et informait l'Empereur. Aux Archives de la guerre on compte beaucoup de pièces émanant de lui, du préfet Shée et du général Bertrand.

L'armée autrichienne était commandée nominalement par l'archiduc Ferdinand, effectivement par Mack. Elle s'avança le 16 août et envahit la Bavière le 7 septembre. Aussitôt l'électeur de Bavière se réfugia avec ses 25,000 hommes à Würzbourg. Mack, suivant les précédents, occupa Ulm où Kray avait retenu Moreau en 1800; il s'établit sur la ligne de l'Iller de Kempten à Ulm, pour tenir tête à l'armée française qu'il s'attendait à voir déboucher par les défilés de la Forêt-Noire; il étendit son aile droite sur le Danube jusqu'à Günzbourg. Il était relié à l'Autriche

par Kienmayer qui occupait Neubourg, Ingolstadt, Eichstadt, Ellwangen et Amberg.

Napoléon dirigeait en même temps, aussi secrètement que possible, la Grande-Armée sur le Rhin; il mettait en mouvement seulement 30,000 hommes, disait-il, pour surveiller les Autrichiens. Il écrivait au ministre de la police : « Faites défendre aux gazettes de parler de l'armée pas plus que si elle n'existait pas. » Sept corps d'armée s'avançaient vers le Rhin et le Danube.

Marmont remonta de la Hollande jusqu'à Mayence d'où il devait rejoindre à Würzbourg Bernadotte qui arrivait du Hanovre et justifiait son mouvement en disant qu'il rentrait en France. La jonction s'opéra le 29 septembre.

Les autres corps, Davout, Soult, Lannes, Ney, Augereau, partis de l'Océan, se trouvèrent sur le Rhin du 24 au 25 septembre, sans que la Coalition se doutât

de la marche d'une telle masse d'hommes; ils se concentrèrent à Mannheim, Spire, Mayence.

L'Empereur était resté à Boulogne jusqu'au 2 septembre; il résida trois semaines à Saint-Cloud pour continuer à dissimuler ses opérations. Il ne quitta Saint-Cloud que le 24, arriva à Strasbourg le 26 où il vécut en apparence dans les fêtes et passa le Rhin le 1er octobre. Quand il sut Mack à Ulm, son plan fut arrêté. Il ne s'agissait plus de battre Mack pour ensuite attaquer les Russes, mais de l'annihiler, c'est-à-dire de le tourner. Murat, chef de la cavalerie, reçut l'ordre d'amuser les Autrichiens, de simuler une invasion par le Val d'Enfer. Il passa le Rhin à Kehl le 29 septembre.

Pendant ce temps, le mouvement tournant s'effectuait par trois voies: Napoléon avec Lannes, Ney et la garde, passait par Pforzheim, Stuttgart, Heidenheim; Soult, par Heilbronn, Ellwangen, Nordlingen;

Davout par Heidelberg, Ingelfingen, Oettingen. Toute l'armée devait arriver sur le Danube de Donauwörth à Ingolstadt derrière Mack le 7 octobre. Murat avait été rappelé des défilés de la Forêt-Noire avec la cavalerie le 4; il rejoignit rapidement Napoléon.

Mack, confirmé dans son plan par les démonstrations de Murat et des rapports d'espions, attendait toujours les Français de front; il n'attribuait au mouvement des troupes signalées au Nord que l'importance d'un secours destiné aux Bavarois à Würzbourg.

La marche commandée par Napoléon fut exécutée ponctuellement. Kienmayer battit bientôt en retraite sur Münich. A ce moment Mack pouvait quitter l'Iller, se replier sur le Lech, et rejoindre Kienmayer par Augsbourg sur la route de Münich; il s'obstina dans son plan.

Le 9 octobre, la division Oudinot du corps de Lannes s'empara de Wertingen

au sud du Danube, à 25 kilomètres de Donauwerth. Le même jour Ney enleva Günzbourg et son pont. L'aile droite de Mack se replia sur Ulm.

Le 10, Bernadotte, qui avait franchi le Danube à Ingolstadt, s'empara de Freisingen de sorte que Kienmayer, complètement coupé de Mack, se retira vers l'Inn. La marche des Autrichiens de Günzbourg sur Ulm avait montré que Mack ne songeait pas à assurer ses communications avec Kienmayer et l'armée russe annoncée. Aussi Napoléon exécuta-t-il rapidement le complet investissement de Mack.

Bientôt, toutes les routes entre Ulm et l'Autriche furent occupées. Napoléon avec la garde et Marmont se trouvait à Augsbourg; Davout et Bernadotte à Dachau et Münich. Ney s'était emparé d'Albeck et Elchingen sur la rive gauche, il était relié à la rive droite par Lannes et Murat qui campaient de Leipheim à Burgau.

Mack ne pouvait plus se dégager que

par la rive gauche où le corps de Ney était insuffisant, pour gagner par Ahlen et Nordlingen la Bohême, ou par Memmingen vers le Tyrol. Napoléon s'imaginait que Mack irait plutôt vers le Sud que vers le Nord. Aussi, le 11, Soult marcha-t-il d'Augsbourg sur Memmingen où Spangen était en communication avec le Tyrol. Ney, sur l'ordre de Murat, commanda aux divisions Dupont et Baraguey-d'Hilliers de repasser sur la rive droite et de se diriger vers l'Iller où on supposait Mack en marche vers le Sud. Dupont ne put effectuer son mouvement, il se heurta contre les Autrichiens à Haslach et dut se retirer jusqu'à Langenau. Mack regarda la retraite de Dupont comme une victoire et persista à croire qu'il serait attaqué par l'Ouest.

Le 11, les divisions françaises arrivaient à Weissenhorn et Illertissen à environ 25 kilomètres d'Ulm. Mack passait d'un projet à l'autre. Le 13, il paraissait décidé à

tenter une percée sur la rive gauche vers Heidenheim quand il apprit qu'un corps français se montrait sur l'Iller. D'après M. Dieffenbach, c'est Charles Schulmeister qui annonça cette nouvelle. En même temps circula le bruit d'un débarquement des Anglais à Boulogne, d'une contre-révolution à Paris.

Le pauvre Mack crut aussitôt que le mouvement annoncé vers l'Iller était un mouvement de retraite vers le Rhin. Il prit ses dispositions comme si l'Empereur se retirait précipitamment vers le Rhin. Jellacic devait rester du côté de Memmingen pour poursuivre les Français en retraite vers la Forêt-Noire, Riesch se porter vers l'Inn pour attendre les Russes, Werneck se tenir au Nord seulement jusqu'à Ahlen.

Le 14 au matin, Mack publia un ordre du jour relatif à la poursuite de l'armée française; il la supposait en trois corps se retirant l'un par Memmingen, l'autre

par Illertissen, et le troisième par Donauwörth, et donnait des ordres en conséquence à Jellacic, Schwarzenberg et Werneck, Riesch. Dans l'histoire militaire de tous les siècles on n'a certainement pas vu pareil exemple de sottise et d'infatuation.

Le 14, après midi, il déclara encore à l'archiduc Ferdinand que l'ennemi aurait abandonné le 15 le Danube et l'Iller, et que la route d'Augsbourg serait libre.

Le 14 au soir, il renouvela à Werneck l'ordre de poursuivre conjointement avec Schwarzenberg l'ennemi.

Or, le 14, Soult bombarda Memmingen, et Spangen rendit la ville le soir. Jellacic, qui devait poursuivre les Français en retraite de ce côté, fut obligé de se défendre toute la journée contre Soult; il parvint à s'échapper par Leutkirch vers Wangen et arriva dans le Vorarlberg le 16.

Dans la même journée du 14, Marmont et Lannes occupaient Ober- et Nieder-

Kirchberg et Göcklingen, et achevaient ainsi l'investissement d'Ulm par la rive droite. Sur la rive gauche Dupont s'emparait d'Albeck. Ney se couvrait de gloire à Elchingen. Maître du pont et du couvent d'Elchingen, il assurait les communications des deux rives. Il repoussait les corps de Riesch à Jungingen sous les murs d'Ulm.

Dans la soirée l'investissement était complet. L'archiduc Ferdinand, se rendant compte de la situation, sortit à la nuit tombante avec environ 2,000 hommes et s'échappa par Geisslingen. Mack lui déclarait encore que la position de l'armée française était désespérée, que l'ennemi ne s'était battu que pour masquer sa retraite. Le même jour, il envoya Schulmeister, qu'une note officielle appelle son espion de confiance, à Stuttgart s'informer au sujet du débarquement des Anglais et de la contre-révolution à Paris.

D'après le général baron Thiébault, Mack aurait encore pu se dégager vers

le Sud après la prise de Memmingen. Soult se dirigea vers Biberach sans avoir fait reconnaître la route qui, sur une longueur de deux lieues, formait un chemin creux détestable. L'artillerie qui allait en avant s'embourba. La nuit survint; il y eut une débandade dans le corps d'armée victorieux. Si Mack avait débouché en ce moment, il aurait trouvé le corps de Soult dans une confusion qui ne permettait aucune résistance et l'aurait écrasé. Nous n'avons relevé cette opinion que dans les *Mémoires* de Thiébault, et il est juste de dire que ce général se montre toujours le critique ardent de Soult.

Le 15, Mack lance un ordre du jour dont nous avons trouvé la traduction française aux Archives de la guerre. « Dans quelques jours, dit-il, les avant-gardes des deux puissantes armées autrichienne et russe viendront nous délivrer. L'armée ennemie est dans l'état le plus déplorable, tant par le mauvais temps que par le

manque de vivres ; il est impossible qu'elle se soutienne plus longtemps dans la région ; elle ne peut tenter un assaut qu'en petites masses, et comme nous avons de larges fossés d'eau, rien n'est plus facile que de détruire ou capturer les assaillants. »

Le même jour Ney enleva le Michelsberg qui domine la ville. La place devenait intenable. Werneck avait été coupé d'Ulm ; il se dirigeait vers la Bohême ; il fut rejoint par l'archiduc Ferdinand. Murat fut lancé à leur poursuite. Ney commença à canonner la place, et Napoléon somma Mack de se rendre.

Le 16, au matin, Mack fit offrir la reddition d'Ulm par Lichtenstein qui parla à l'Empereur. Il renouvela l'offre par écrit, disant que l'armée mettrait bas les armes le jour même et quitterait la ville le 18 à condition de pouvoir se retirer en Autriche.

Dans la nuit du 16 au 17, Philippe de

Ségur fut envoyé auprès de Mack. Il a laissé dans ses *Mémoires* un récit très vivant de ses négociations avec le feld-maréchal autrichien.

Berthier et Mack signèrent une convention en vertu de laquelle le 18 une brigade française prendrait possession de la ville où la garnison resterait jusqu'au 25; si le 25 à minuit une armée autrichienne ne s'était pas présentée pour délivrer Mack, la garnison serait prisonnière de guerre et conduite en France. Les officiers seraient mis en liberté sous parole.

Le 19, Napoléon manda Mack à Elchingen et lui apprit que le corps de Werneck avait capitulé devant Murat le 18. Mack, désespéré, consentit à rendre son armée le 20, à 3 heures du soir, à condition que le corps de Ney resterait à Ulm jusqu'au 25.

Le 20, l'armée captive défila devant l'Empereur. D'après l'ordre du jour daté d'Elchingen 20 octobre, Ulm a livré 25,000

hommes, 8 généraux, 50 canons attelés, 3,000 chevaux, 40 drapeaux. Memmingen avait donné 5,000 prisonniers, Elchingen 3,000, les autres affaires 6,000 et 2,000 chevaux. 20,000 hommes étaient parvenus à s'échapper avec Jellacic, Kienmayer et Ferdinand.

Tels sont les faits. Philippe de Ségur a admirablement dépeint le triste sire à qui l'Autriche avait confié son armée. Général verbeux, les historiens allemands le représentent comme un pédant militaire capable de diriger un bureau de ministère. On eût pu se défier de lui, car déjà dans le Royaume de Naples il avait entamé des négociations avec les généraux français; accusé par son armée, il s'était réfugié chez Championnet. Antérieurement, colonel quartier-maître général du prince de Saxe-Cobourg, il avait participé aux négociations avec Dumouriez. Il n'avait à son actif que la victoire d'Aldenhoven remportée par l'archiduc Charles auquel

il servait de chef d'état-major. Après le combat, la municipalité offrit une couronne de lauriers à l'archiduc qui en donna gracieusement la moitié à Mack. A partir de ce jour Mack fut convaincu de son importance. Il se fit représenter sur des portraits et des médailles avec une couronne de lauriers sur le casque.

Mack a rédigé deux mémoires, l'un présenté au conseil de guerre qui le jugea, rarissime, l'autre, adressé à l'empereur François II après la condamnation, essayant de réfuter point par point l'acte d'accusation, imprimé pour la première fois, en 1873, à Leipzig, par la librairie F. A. Brockhaus dans l'*Historisches Taschenbuch*. Les deux mettent à nu la vanité et l'incapacité du feld-maréchal.

Quelle fut l'influence de Schulmeister? Historiens français et allemands reconnaissent l'intervention d'espions français auprès de Mack. En employant d'habiles espions, l'Empereur ne faisait que suivre

d'excellents précédents. Il était fidèle à ses instincts italiens d'astuce. Barras[1] prétend que Bonaparte, dès son arrivée en Italie en 1796, établit une police et surveilla Louis XVIII, et ajoute que, depuis ce moment, il ne perdit pas de vue un instant les Bourbons. Philippe de Ségur[2] raconte qu'après le passage du Saint-Bernard un ancien espion, qui avait bien servi Bonaparte en 1797, vint s'offrir à lui. Comment! s'écria le premier Consul, tu n'es point fusillé encore! L'espion lui répondit que depuis son départ pour l'Égypte il avait passé à l'ennemi, mais qu'il venait se rattacher à sa fortune, achever la sienne, lui livrer tous les secrets de l'armée autrichienne, et se charger, pour 24,000 fr., d'aller tromper l'ennemi par de faux rapports que lui dicterait le premier Consul. Le marché fut conclu, tenu, et Bonaparte

1. *Mémoires*, tome II, page 108.
2. *Histoire et Mémoires*, tome II, page 54.

envisagea cette rencontre comme une des faveurs de la fortune.

Thiers mentionne de faux rapports d'espions adroitement dépêchés par Napoléon à Mack.

De Bülow[1] dit que Mack était convaincu le 13 que le 14 les Français effectueraient leur retraite, et fut confirmé dans cette opinion par l'espion que Napoléon avait gagné et que Mack s'imaginait servir ses intérêts dans l'armée française.

Moriggl[2] prétend que Mack, trompé par les espions, était convaincu que les Français se retireraient jusqu'au dernier homme le 14, et cite le double espion Schulmeister.

Ludwig Haüsser, dans la *Deutsche Geschichte,* raconte que Napoléon dépêcha à Mack Schulmeister, le fameux double espion, qui lui annonça la contre-révolution

1. *Feldzug von 1805,* publié en 1806.
2. *Der Feldzug von 1805.* Innsbruck. 1861.

à Paris, le débarquement des Anglais, la retraite de Napoléon.

Dieffenbach consacre un long chapitre au rôle de Schulmeister à Ulm; mais comme il ne connaît que les pièces allemandes, il ne parvient pas à déterminer la vérité.

Le docteur Auguste Fournier, professeur à l'Université allemande de Prague, dans un ouvrage relativement récent [1], déclare que le double espion Schulmeister renseigna exactement Mack sur les mouvements des corps d'armée français, mais que le feld-maréchal autrichien, pénétré ainsi que les hommes d'Etat de Vienne de l'idée fixe que le trône de Napoléon reposait sur une base fragile, envisageait ces marches comme une retraite vers le Rhin nécessitée par la contre-révolution à Paris, que Schulmeister crut seulement la partie perdue pour l'Autriche quand Mack l'en-

1. *Napoléon Ier*. Librairie G. Freytag à Leipzig. 1888.

voya chercher des nouvelles à Stuttgart, et devint alors un serviteur fidèle de Napoléon.

L'enquête instituée par le gouvernement autrichien établit que Mack eut plus d'un entretien avec Schulmeister. Mack l'avait d'abord nié; il le reconnut plus tard et avoua qu'il lui donna un passeport, qu'il l'envoya à Stuttgart pour s'informer si les Français battaient en retraite, et que celui-ci ne revint pas. Il avoua aussi que Schulmeister eut l'aplomb de lui demander un état vrai ou faux de l'armée devant le général Klenau, qu'il se vantait d'avoir gagné un employé du commissariat du quartier général français.

Mais l'enquête prouva aussi que, le 13, Schulmeister annonça à Mack, en présence de Schwarzenberg et de Giulay, la marche des Français sur Memmingen et ajouta que le plan de Napoléon consistait à couper d'un côté les communications des Autrichiens avec le Tyrol, à marcher avec

l'autre partie de l'armée sur Elchingen et Albeck et à s'emparer des hauteurs d'Ulm, et que les événements ont démontré l'exactitude des renseignements de Schulmeister.

Dans l'enquête le comte de Merveldt reconnut que Schulmeister, qui avait été employé plusieurs fois par Mack et l'archiduc Ferdinand, vint le trouver avec un passeport signé par Mack, à Braunau, où son quartier général était établi du 18 au 26 octobre, qu'il lui apporta des nouvelles importantes et vraies, qu'il était bien informé des mouvements de l'armée française, et qu'il avait assurément, comme il s'en glorifiait, ses entrées dans les états-majors. Le comte de Merveldt déclara aussi lui avoir donné 100 ducats et un passeport. Schulmeister promit de revenir mais on ne le vit plus.

Les *Bruchstücke* disent à peu près la même chose. D'après ces données, Schulmeister se serait conduit en octobre 1805

comme un agent fidèle de l'Autriche. Comment concilier les résultats de l'enquête avec l'opinion généralement répandue sur le rôle de Schulmeister? L'examen de la défense de Mack va nous mettre sur la voie et la lecture de la Correspondance de la Grande-Armée nous amènera à la vérité.

L'acte d'accusation reprochait à Mack d'avoir cru vraie la fausse nouvelle du débarquement des Anglais à Boulogne et d'une insurrection en France, d'avoir pris pour un mouvement de retraite la marche de l'armée française vers l'Iller, et de n'avoir pas écouté l'un de ses meilleurs espions qui lui faisait connaître le plan de Napoléon de le couper du Tyrol et de le cerner dans Ulm, et qui s'était même offert comme otage pour prouver la véracité de ses affirmations. L'espion était Schulmeister.

Mack répond dans son *Mémoire* que l'on appelait à tort Schulmeister l'un de

ses meilleurs espions, qu'il se défiait de lui parce qu'un jour celui-ci lui avait demandé un état de situation de l'armée, qu'on pouvait invoquer à ce sujet le témoignage du feld-maréchal-lieutenant Klenau. Il ajoute que cet espion n'offrait aucune garantie de moralité parce qu'il ne servait que moyennant finances, et n'était même pas sujet de Sa Majesté, que la proposition de se constituer en otage ne signifiait rien parce qu'il pouvait toujours dire que l'ennemi avait changé de plan et savait bien qu'il ne serait pas pendu pour cette raison.

D'après Mack, l'archiduc Ferdinand, dès son arrivée à l'armée, avait installé comme chef du service des espions un nommé Wend qui lui avait été recommandé par le ministre de la guerre, en lui donnant le titre et les appointements de capitaine. On ne savait d'où venait ce Wend. Ce soi-disant capitaine s'occupa des informations en maître, reçut l'argent nécessaire

et adressa ses rapports à l'archiduc et à Mack. Le meilleur espion était donc l'homme de Wend, et non celui du général en chef. L'acte d'accusation, d'après Mack, attribue à tort au général en chef une responsabilité pour le choix des espions qui doit retomber sur le capitaine chargé du service. Or, le 15 au matin, Wend, dans un rapport, le dernier adressé avant l'investissement, ne disait pas un mot du blocus qui devait être effectué le même jour et affirmait au contraire que le pont de Göcklingen avait été rétabli dans la nuit, et que l'ennemi avait l'intention évidente de se retirer par ce pont sur Blaubeuren. Ainsi, jusqu'à la fin, Wend confirma le général en chef dans son opinion, car Blaubeuren se trouve à trois milles à l'ouest d'Ulm sur la route d'Ulm à Stuttgart par Urach.

Dans le rapport du 21 octobre envoyé à Savary, Schulmeister raconte que le 19, revenu à Ulm, il eut une longue entrevue

avec Wend et donne des détails précis sur les opérations de l'armée autrichienne que lui avait communiqués Wend; dans le rapport du 26 octobre, également adressé à Savary, il indique la situation des armées de Kienmayer et de Kutusow d'après l'examen qu'il en a fait en compagnie du capitaine Rulzki, aide de camp de Kienmayer. Schulmeister avait donc embauché Wend et Rulzki. Son rôle, grâce à ces deux rapports déposés dans la Correspondance de la Grande-Armée, devient facile à établir.

Après l'arrêté d'expulsion pris par le préfet du Bas-Rhin, Schulmeister se rendit en Allemagne; il vit dans l'armée autrichienne son ami, le capitaine Rulzki, ainsi que le capitaine Wend qui dirigeait le service des informations; il s'aboucha avec eux; assuré de leur concours, il rentra subrepticement à Strasbourg; grâce à Savary, il fut présenté à l'Empereur et conclut avec lui un marché analogue à

celui de l'espion dont parle Ségur dans la *Campagne de Marengo*. Schulmeister a reconnu plus tard, dans ses entretiens avec d'honorables Strasbourgeois dont le témoignage recueilli par M. Dieffenbach doit être admis, qu'il avait obtenu une audience de Napoléon le 1er octobre à Strasbourg. Il fut mis sous les ordres de Savary, aide de camp de l'Empereur, qui était chargé de la direction de l'espionnage et de la police. Chaptal[1] mentionne le rôle policier des aides de camp et des généraux de la garde de l'Empereur. Mme de Rémusat[2] raconte que Savary, pendant cette campagne, avait été pourvu d'une grande caisse pleine d'or pour payer la police qu'il faisait dans l'armée et les villes conquises, qu'il s'acquittait de ce soin avec une extrême habileté, et était instruit de tout ce qui se passait.

1. *Souvenirs sur Napoléon,* page 381.
2. *Mémoires,* tome II, page 246.

Les *Mémoires* de Fouché, publiés en 1824, signalent le rôle de Schulmeister. Ces *Mémoires,* il est vrai, ont été contestés judiciairement par le fils aîné du duc d'Otrante, à leur apparition, et le tribunal de la Seine a condamné leur auteur, Alph. de Beauchamp. On doit cependant leur attribuer une certaine valeur documentaire. « Napoléon, lirons-nous tome I, page 339, s'y prit à merveille pour désorganiser Mack qui se laissa pétrifier dans sa position d'Ulm. Tous ses espions furent achetés plus aisément qu'on ne pense, la plupart s'étant déjà laissé suborner en Italie, où ils n'avaient pas peu contribué aux désastres d'Alvinzi et de Wurmser. Ici, on opéra en plus grand, et presque tous les états-majors autrichiens furent moralement enfoncés. J'avais soumis à Savary, chargé de la direction de l'espionnage au grand quartier général, toutes mes notes secrètes sur l'Allemagne, et les mains pleines, il les exploita vite et avec suc-

cès à l'aide du fameux Schulmeister, vrai Protée d'exploration et de subordination. Une fois toutes les brèches faites, ce devint un jeu à la bravoure de nos soldats. »

Par la Forêt-Noire Schulmeister dut arriver rapidement à Ulm. Présenté par Wend comme espion autrichien, il reçut des passeports et put ainsi facilement circuler entre les deux armées. Il renseignait Napoléon sur l'inertie de Mack et cachait la marche de la Grande-Armée par le nord du Rhin vers le Danube au général en chef autrichien qui continua à attendre une attaque par la Forêt-Noire. Qu'à l'occasion il ait donné à Mack des indications exactes, que le 13, par exemple, il lui ait fait connaître le plan de Napoléon de le couper du Tyrol et de le cerner dans Ulm, rien de plus naturel. En même temps il faisait dire le contraire par son affidé Wend qui, le 15 au matin, maintenait encore le général autrichien dans

l'idée que l'armée française battait en retraite. Il était parti le 1er octobre avec ses compatriotes le barbier Jean Rippmann, de Kork et le maquignon Hammel de Neu-Freistett, qui, probablement, propageaient les mêmes bruits que Wend.

Mack, ballotté entre ces opinions contradictoires, incapable de décision, restait dans l'inaction. Schulmeister avait vraisemblablement jugé de suite l'incapacité de Mack. En disant lui-même oui et faisant dire non par son complice le capitaine Wend, il jetait le général en chef dans l'irrésolution la plus complète. Les heures passèrent rapidement; bientôt Ulm fut cerné, et Mack n'avait plus qu'à se rendre.

Que Schulmeister se soit fait payer par Mack et par Merveldt, c'est aussi plausible. Aurait-il obtenu l'entrée libre dans les états-majors autrichiens, s'il n'avait pas été regardé et traité comme un espion à leur solde? Il est regrettable que

les premiers rapports de Schulmeister soient perdus. Voici ceux que nous avons trouvés, ils sont pleins d'intérêt[1] :

N° 1. — Rapport fait par Charles Schulmeister au général de division, aide de camp de Sa Majesté l'Empereur, colonel de la Légion d'élite, Monsieur Savary.

Mon Général,

Pour satisfaire aux ordres qu'il vous a plu de me donner samedi soir le 18 octobre, je me suis rendu en société de M. Chéri lieutenant de la gendarmerie d'élite, aux portes d'Ulm, et ayant eu passé les derniers postes français, il m'a quitté. Arrivé à la porte, je trouve à ma grande surprise un

1. Nous les avons copiés textuellement sur les originaux, en reproduisant même les petites négligences de style et de grammaire bien excusables chez un homme qui tenait la plume à côté de régiments en marche. L'écriture de Schulmeister est très nette, très lisible, analogue à celle d'un expéditionnaire d'une grande maison de commerce.

poste autrichien qui la gardait et en refusait l'entrée. Ce ne fut que vers deux heures que l'on me permit de passer en ville, ayant assuré d'être le fils de l'aubergiste à l'arbre vert où deux soldats m'ont conduit.

Le lendemain je me suis rendu au logement de mon ami Bendel qui, malheureusement, était parti avec l'archiduc Ferdinand pour être envoyé à Vienne.

Je ne pus donc pas remplir à mes désirs le but de ma mission, mais ne voulant pas entièrement perdre le temps et le voyage, je me suis rendu chez un nommé Wend, capitaine de l'état-major du général feld-maréchal-lieutenant comte de Klenau, natif de Fribourg-en-Brisgau qui, dans l'entretien que j'ai eu avec lui, m'a donné les nouvelles suivantes:

L'archiduc Ferdinand est sorti d'Ulm, en société du prince de Schwarzenberg le 14 octobre à 5 heures du soir, étant suivi de tous ses équipages. Sur la hauteur, celles-ci furent renvoyées en ville; l'archi-

duc Ferdinand se mit alors à la tête de deux escadrons du régiment de Schwarzenberg uhlans et de deux escadrons de cuirassiers du régiment de l'archiduc Franz, et prit le chemin de Geislingen. Le régiment de cuirassiers de Mack l'avait déjà devancé. Les généraux ignorent encore son arrivée à Ahlen.

Le corps de Werneck consistait en trois divisions : la première, sous les ordres du général de Riese, était postée entre Elchingen et Langenau. La seconde, sous les ordres du général Baillette de la Tour, était stationnée sur les hauteurs devant la porte dite Frauenthor, *et se dirigeait le 13 octobre vers Neustaetlen, suivie de deux bataillons d'Erbach. Le 14 au matin est sortie d'Ulm la troisième division sous les ordres du général Matzeray et a poussé la marche au delà de Heidenheim.*

Ces trois divisions étaient commandées en chef par le comte de Werneck. Lorsque la division du général Riese était battue à

Elchingen, elle s'est retirée vers Neustetten pour se joindre à celle du général Baillette de la Tour, et celle de Matzeray a rétrogradé de Heidenheim également sur Neustetten où elle a formé le corps de réserve à l'affaire du 15 et 16 octobre.

Le 16 dudit, vers le soir, cette armée a fait sa retraite vers Heidenheim et Ahlen dont j'ai présenté mon rapport le 17 à une heure de relevée à Son Altesse le prince Murat, dans lequel il est à rectifier que le régiment de l'archiduc Maximilien a été noté sous le nom de Louis, les revers étant presque les mêmes. De plus, le régiment de Mack cuirassiers qui doit être arrivé à Ahlen après mon départ.

Pour Flemingue n'était parti d'Ulm que le trésor de l'armée et celui de Gunzburg escorté par une compagnie de cuirassiers et deux bataillons de Beaulieu ainsi que deux escadrons de hussards.

Vers Biberach on n'avait rien envoyé et mon rapporteur me dit que le corps poste

dans ces environs était sous les ordres du général Jelachich mais peu considérable.

Les généraux n'attendaient rien du Tyrol; bien au contraire on y attendait dix régiments de la Basse-Autriche et de la Hongrie. C'est le général Auffenberg qui y commande; il doit être fortement aimé et estimé des Tyroliens. L'archiduc Jean est titré général en chef de cette armée, on la dit de 60,000 à 70,000 combattants.

Il n'y a pas de monnaie ni de magasin de monnaie à Ulm; l'armée était tellement en pénurie d'argent que le général Mack a envoyé le 19 un commissaire à Augsbourg pour chercher 60,000 florins. Les généraux n'attendaient aucun renfort d'Italie; ils étaient tous dans une entière incertitude sur les opérations dans ce pays de même que sur l'état de l'armée russe; tous croient qu'elle ne passera pas l'Inn. Là devait être arrivé le premier corps le 7, le second le 10, le troisième le 13 octobre.

Comme je crois que le capitaine Wend,

qui est maintenant prisonnier de guerre sur sa parole, nous pourrait être utile un jour, étant employé à quelque état-major de l'armée du Tyrol, je prends la liberté de vous le recommander, mon Général, à l'occasion du premier échange d'officiers prisonniers.

Le 21 octobre 1805.

Salut et profond respect.

Charles SCHULMEISTER.

On remarquera que dans cette pièce Schulmeister parle d'un rapport qu'il a adressé le 17 à Murat. Nous n'avons pas retrouvé ce rapport. Du document précédent ressort clairement que, le 16, Schulmeister se trouvait au milieu du corps d'armée de Werneck et qu'il a renseigné Murat sur ses mouvements.

Signalons aussi le rôle du capitaine Wend. Schulmeister ne déclare pas formellement qu'il l'a embauché. Pourquoi recommanderait-il à Savary de le faire

mettre en liberté; pourquoi parlerait-il des services que Wend pourrait rendre à l'armée du Tyrol, s'il ne l'avait mis à sa solde? Et pourquoi Wend aurait-il donné des détails si circonstanciés sur les mouvements de l'armée autrichienne, s'il n'avait pas été largement rétribué par Schulmeister?

N° 2. — A Monsieur Savary, général de division, aide de camp de Sa Majesté Impériale et Royale, colonel de la gendarmerie d'élite.

Mon Général,

A mon rapport il me reste encore à ajouter que l'état primitif de l'armée autrichienne soit tel comme j'ai eu l'honneur de vous le présenter dans mon premier rapport. Il n'y manquait que le régiment des Hildburghausen fort de cinq bataillons, et trois bataillons d'un autre régiment dont je ne connais pas le nom.

L'artillerie a été envoyée à Ahlen pen-

dant la nuit du 12 au 13 octobre. Il ne reste donc de l'armée d'Ulm que les débris de trois divisions qui ont fait leur retraite vers Ahlen. Le corps détaché qui se trouve dans la vallée de la Kinzig sous les ordres du partisan Wallmoden n'est qu'un détachement de cette armée, ainsi que le corps commandé par Wolfskiel qui ne trouvera de salut que dans une prompte retraite vers le Tyrol.

Vous pardonnerez donc ma liberté, mon Général, si j'ose vous prier de me donner une mission plus importante que de voir les débris d'une armée battue.

Je crois, et je l'espère, être d'une certaine utilité à Sa Majesté Impériale et Royale en me rendant à l'armée russe, et de là à Vienne. Comme mon ami Bendel y sera avant peu, et que j'ai de plus deux amis là, l'un inspecteur de la police, l'autre employé comme secrétaire au Conseil de guerre de la Cour, je pourrai être instruit de bien des affaires qui seraient plus inté-

ressantes que de connaître quelques bataillons de plus ou de moins.

Je pourrais surveiller en même temps les opérations dans la Hongrie où se trouve dans ce moment l'empereur romain pour présider les Etats et pour demander les subsides extraordinaires tant en hommes qu'en argent et en nature. C'est par une telle mission que je pourrais prouver mon dévouement intime et sans bornes que je porte à mon Souverain et que je pourrais me rendre digne de sa bienveillance.

La seule grâce que je supplierais de me faire obtenir de Sa Majesté Impériale et Royale serait de faire rapporter l'arrêté du préfet du département du Bas-Rhin qui ordonne arbitrairement mon exportation sur des motifs qui ont été dictés par mes ennemis qui craignaient de ma part une dénonciation qui aurait mis à jour leur manière de gérer les affaires à eux confiées.

Je prouverai par des témoins non équivoques, par les premiers négociants de

Strasbourg, que ce n'était qu'une haine particulière qui m'a privé de la douceur de vivre avec mon épouse, mes père et mère, et mes deux enfants, que j'étais toujours un homme tranquille et que tous les commissaires de police me donneront un attestat de bonne conduite.

C'est alors assuré contre la haine de mes ennemis que je pourrai remplir avec exactitude les missions que vous voudrez bien me faire confier et certes je me rendrai digne de votre confiance et de votre bienveillance.

21 octobre 1805.

Salut et profond respect.

Charles SCHULMEISTER.

Dans ce deuxième rapport Schulmeister parle pour la seconde fois de son ami Bendel. Nous n'avons trouvé aucune indication sur ce personnage. Il indique assez nettement sa manière d'opérer; il connaissait et gagnait partout des fonc-

tionnaires en situation de fournir des renseignements.

Après la lecture de cette pièce, on ne peut plus douter que Schulmeister fut expulsé de Strasbourg en 1805 par arrêté préfectoral. Les archives de police ayant été détruites en 1830 à Strasbourg, nous restons dans le doute sur le motif de l'expulsion. Une pièce du 18 mars 1806 que nous citons plus loin n'est pas moins catégorique que le rapport de Schulmeister.

Savary donna à Schulmeister la mission qu'il demandait; il le chargea d'observer l'armée de Kutusow. Les Archives de la guerre possèdent le document suivant :

N° 3. — Rapport de Charles Schulmeister fait à Monsieur Savary, général de division, aide de camp de Sa Majesté Impériale et Royale, colonel de la gendarmerie d'élite.

Mon Général,

En exécution des ordres que vous m'avez donnés, je suis parti le 23 octobre à

une heure de relevée et arrivé le 24 à 6 heures du soir aux avant-postes ennemis qui étaient à une lieue de Mühldorff de ce côté-ci de l'Inn. Ce ne fut qu'avec bien des précautions que j'ai pu passer le fleuve et pénétrer jusqu'à Mühldorff, les Autrichiens étant plus sur leurs gardes que jamais, étant sur le point de faire leur retraite sur Braunau.

Le hasard m'a fait rencontrer un officier de hussards de Lichtenstein faisant les fonctions d'aide de camp du général Kienmayer avec lequel je suis lié d'amitié depuis la dernière guerre; il se nomme Rulzki.

De cet officier je fus non seulement mis au courant du corps d'armée de Kienmayer, mais encore de celle du général russe Kutusow excepté les noms des régiments que je ne pouvais pas retenir.

Le 25 au matin je suis allé à Braunau avec mon ami qui était d'autant plus coulant que votre générosité, mon Général, m'avait mis à même de l'être envers cet officier.

Je me suis trouvé en société avec plusieurs officiers russes de l'état-major, et tous prétendaient que leur général évitait un combat jusqu'à ce qu'il eût fait sa jonction avec le général Michelsohn qui était à 4 marches, et qu'à cet effet pour être plus sûr le général ferait faire un mouvement rétroactif d'une marche.

L'armée de ce général Kutusow était cantonnée en partie à Braunau même, en partie dans les villages de notre côté à Muckendorff, etc.

A midi les régiments commençaient à marcher vers Braunau; je fus spectateur du mouvement de la plus grande partie. L'infanterie tant que la cavalerie est belle, bien tenue, peu de malades, robuste et fort bien habillée. La cavalerie, très bien montée, les chevaux sont vifs mais très maigres.

L'artillerie est du gros calibre, mais les caissons très courts et petits. Ils ont peu de bagages.

Toute l'infanterie est habillée en vert,

ainsi que l'artillerie, et tous les soldats chaussés en bottes. Les fusils sont lourds et les baguettes fort longues.

Les Cosaques sont habillés en bleu foncé. Ils sont mal montés et leurs selles sont de bois avec un coussinet. Leurs armes consistent en deux pistolets, un sabre à la turque et une longue perche avec un fer pointu à la pointe.

Plusieurs officiers russes ont prétendu qu'ils vont prendre une position vers la Salza.

A 3 heures j'ai pris le chemin vers Mühldorff, et à 3 lieues au delà d'Alt-Oettingen, j'ai rencontré l'avant-corps de l'armée du général Kienmayer qui transportait son quartier général à Braunau; toute son armée a passé devant moi.

A Alt-Oettingen on me dit que le pont de Mühldorff est détruit. Je suis donc forcé de retourner par Neu-Oettingen et Landshuth où j'ai rencontré les bataillons des frontières avec les dragons de l'archiduc

Jean qui faisaient leur retraite vers Alt-Oettingen.

Les bataillons des frontières sont plus forts que les bataillons des Autrichiens, les soldats ont l'air plus martial et mieux portant, mais ils sont mal exercés.

Les Autrichiens n'ont aucunes nouvelles de l'archiduc Ferdinand et de son armée; aussi ignorent-ils les désastres de l'armée d'Ulm; on leur a fait croire que la plus grande partie s'est sauvée au Tyrol. Les officiers sont entièrement dégoûtés de la guerre et jettent la faute de leur défaite sur Mack. Ils ignorent absolument la situation de l'armée d'Italie commandée par l'archiduc Charles.

L'armée russe commandée par Michelsohn doit être plus forte que celle de Kutusow; elle avait encore quatre journées de marche pour faire sa jonction avec celle-ci.

La troisième armée commandée par Buxhoffen doit être la plus considérable; toute la garde impériale russe est en marche; on

la dit de 15,000 à 16,000 hommes. Toutes les armées russes ensemble destinées pour l'Allemagne doivent se monter à 160,000 combattants.

München, le 26 octobre 1805.

Salut et profond respect.

Charles SCHULMEISTER.

Ces différents rapports montrent la présence de Charles Schulmeister auprès de Mack, de Werneck, de Merveldt, de Kienmayer et de Kutusow; ils sont, au point de vue de l'exposition, aussi bien rédigés que s'ils avaient pour auteur un officier d'état-major.

Dans les 4 jours du 23 au 26 Schulmeister déploya une activité physique extraordinaire. Parti le 23, probablement d'Augsbourg, il se trouve le 24 au soir à Mühldorff, le 25 à Braunau, retourne à Mühldorff, remonte jusqu'à Landshuth et envoie son rapport le 26 de Münich. On

compte d'Augsbourg à Münich près de 60 kilomètres, de Münich à Mühldorff autant, de Mühldorff à Braunau 50, de Mühldorff à Landshuth 50, de Landshuth à Münich 80. Du 26 octobre 1805 au 21 novembre 1805 les documents manquent.

Dans les *Bruchstücke* où, on se le rappelle, Schulmeister se représente comme un serviteur fidèle de l'Autriche jusqu'à sa rencontre avec Savary à Vienne, il dit qu'il suivit l'armée en retraite (probablement le corps de Kienmayer), et eut plusieurs conférences avec Kutusow; qu'il assista à des conseils de guerre autrichiens, qu'il fut constamment en opposition avec les généraux qui, fatigués de ses objections perpétuelles, se défièrent de lui. Bientôt une voix s'éleva: « Schulmeister est un traître et un espion. » Cette voix trouva un écho. Schulmeister fut arrêté et dirigé sur Vienne. Son complice Rippmann fut-il incarcéré à la même époque ou seule-

ment en mars 1806? L'enquête relative à Ulm mentionne l'arrestation de Rippmann mais sans fixer une date.

Les documents officiels sont muets sur cette arrestation. Nous sommes obligé de suivre les *Bruchstücke* en nous mettant en garde bien entendu. Schulmeister fut interrogé à diverses reprises par un juge qui le considéra comme espion; il était sur le point d'être passé par les armes quand l'approche des Français bouleversa tous les esprits à Vienne. Il fut confié à un détachement qui devait le conduire à Königgrätz et qui un jour le laissa partir en liberté après l'avoir roué de coups. Sans sou ni maille il se dirigea sur Vienne où il fut recueilli par un aubergiste qui le connaissait. A peine installé il apprit l'entrée de Savary. Il se rendit aussitôt, disent les *Bruchstücke,* chez ce général, vieil ami, compagnon d'armes, lui raconta ses malheurs, reçut immédiatement de lui cent louis d'or, et fut nommé le même

jour, à son grand étonnement, ajoute-t-il, commissaire général de la police de Vienne. Il justifie sa nomination sur ce que l'Empereur prenait le mérite partout où il le trouvait, s'entourait d'anciens jacobins, de royalistes, sans considération pour leur passé.

Après la lecture des pièces des Archives de la guerre, il nous est facile de nous rendre compte de ce qui s'est passé. Mis en liberté, Schulmeister alla à Vienne où l'entrée de l'armée française était imminente. Il fut accueilli à bras ouverts par son chef Savary qui, depuis le 26 octobre, n'avait plus reçu de ses nouvelles et pouvait le croire fusillé ou pendu.

Murat occupa le premier Vienne le 13 novembre 1805; il nomma le général Hulin commandant de la place; peu après Clarke fut installé comme gouverneur de l'Autriche.

En qualité de commissaire général de la police, Schulmeister s'occupa, semble-

t-il, principalement des affaires militaires; il resta en fonctions environ deux mois. Bien que dépendant de Clarke, c'est avec Savary qu'il continua à correspondre pour les questions militaires.



IV

VIENNE — 1805

Aux Archives nationales nous n'avons trouvé aucun document relatif au séjour de Schulmeister à Vienne en 1805. Le rôle politique du commissaire général de police à Vienne était du reste insignifiant.

Partout où il a passé, Schulmeister a laissé la réputation d'un fonctionnaire doux et bienveillant. A Vienne il ne faisait, en déployant peu de sévérité envers la population, que suivre les ordres formels de Napoléon. « L'Empereur, disait Berthier dans un ordre du jour du 14 novembre, ordonne que l'on porte le plus grand respect aux propriétés et que l'on ait les plus grands égards pour le peuple

de cette capitale qui a vu avec peine la guerre injuste qu'on nous a faite, et qui nous témoigne par sa conduite autant d'amitié qu'il montre de haine contre les Russes, peuple qui, par ses habitudes et ses mœurs barbares, doit inspirer le même sentiment à toutes les nations policées. »

Les Archives de la guerre (Correspondance générale de la Grande-Armée) renferment diverses pièces qui nous paraissent devoir être exhumées. Commençons par un rapport du 21 novembre 1805. Il débute simplement « mon général », tandis que les autres portent tous l'adresse du général Savary.

Mon Général,

Les magasins que j'ai découverts à Vienne consistent en cuir, souliers, bottines, et habits, propriétés de la Cour d'Autriche, mais cachés dans des maisons particulières. Il me sera facile de convaincre les bourgeois où ces articles sont déposés de la réalité de

ce que j'avance, d'autant plus que celui qui tient le magasin à cuir m'a vendu pour 200 florins à condition que je le fasse enlever pendant la nuit afin que les Français ne s'en aperçoivent pas. Les canons cachés dans les casemates ont été séquestrés hier par ordre du général Hulin. A quelques lieues à droite de Vienne il doit encore avoir des magasins de blé, j'ai expédié plusieurs individus pour le reconnaître.

Il serait à souhaiter pour les intérêts du service de Sa Majesté l'Empereur et Roi que l'on donnât ordre à un homme bien exact et probe, de dresser les inventaires bien notoires de tous les magasins que je pourrais découvrir afin que les articles qu'ils contiennent soient versés religieusement pour le service de l'armée.

La troisième armée, commandée par Constantin, grand-duc de Russie, et le général Buxhoffen, marche les drapeaux rouges déployés, manière que l'on emploie pour fanatiser les Russes.

L'Empereur de la Russie a promis trois millions de roubles de récompense aux trois corps d'armée respectifs s'ils parvenaient à remporter une victoire décisive sur l'armée française, et en même temps le grand-duc Constantin a fait former un petit corps de bravos ou assassins déterminés pour pénétrer dans le fort d'une action au milieu de nos armées et chercher à —, ma plume se refuse de tracer ces mots, vous me comprenez mon Général. Je n'avais plus de repos et voilà la raison principale qui m'a engagé de quitter ma place hier soir à minuit pour deux fois 24 heures. Néanmoins mes fonctions n'en souffriront pas ; elles seront soignées par M. Zizenzen. Pour m'assurer plus amplement de la situation du corps d'armée de Constantin j'ai engagé un homme de pénétrer dans ses cantonnements. S'il a le bonheur de réussir, je vous enverrai le résultat de son voyage par estafette. Il y a à Vienne un arsenal nommé l'arsenal Bourgeois et qui est gardé par les militaires

bourgeois. Cet arsenal contient une quantité immense de fusils et autres effets militaires.

Doit-on laisser ce magasin en arsenal tel qu'il est? Comme la copie de ma lettre au général Clarke, gouverneur de l'Autriche, n'a pas été mise avec mon rapport, il me reste à vous dire que je l'ai prié de vouloir bien ordonner que les travaux aux édifices publics soient repris, ils y ont cessé depuis l'arrivée de nos armées, afin d'occuper une grande partie des gens de la populace, ce qui est d'autant plus facile que le magistrat possède assez de moyens de pourvoir à cette dépense.

C'est l'humanité qui réclame cette mesure, et nos intérêts l'exigent pour donner du pain à plusieurs milliers de malheureux; ils seront occupés, et les malveillants ne trouveront pas moyen de les exciter à une révolte.

Brünn, le 30 brumaire an XIV.

Salut et profond respect.

Charles SCHULMEISTER.

Ce rapport est daté de Brünn, distant d'une centaine de kilomètres de Vienne. Schulmeister avait quitté la capitale de l'Autriche la veille à minuit; il continuait donc à déployer la même activité physique; c'est à franc étrier qu'il dut se rendre à Brünn. Il agissait en vrai chef de service, sans recevoir des ordres de Savary, ainsi que le prouve le soin avec lequel il parle de son remplacement à Vienne par M. Zizenzen.

Du 21 novembre au 17 décembre, la Correspondance de la Grande-Armée ne renferme aucune pièce de Schulmeister; mais à la date du 24 novembre, nous trouvons une lettre prouvant qu'en dehors du service général de l'état-major, chaque corps d'armée avait son service particulier d'espionnage. Cette lettre émane d'un nommé Erard Lethz, ancien juge de paix du canton de Stromberg (Rhin-et-Moselle), agent de la correspondance secrète de Davout; elle est adressée au général

de Lauriston, gouverneur de Braunau. Ce Lethz prenait le nom de Christophe Ehrhart; il demandait à Lauriston de faire parvenir ses rapports à Davout ou à un adjudant-général de Napoléon.

Le 17 décembre, Schulmeister envoie à Savary le rapport suivant signé Charles Frédérik, pseudonyme qu'il employait quelquefois. La fiche attribue formellement la paternité du rapport à Schulmeister; l'écriture est du reste la même que celle des lettres signées Schulmeister.

A Monsieur Savary, général de division, aide de camp de Sa Majesté.

Mon Général,

J'ai l'honneur de vous prévenir que M. Hurter, que j'ai employé dans mon bureau, vient d'arriver ce matin à 4 heures de son second voyage au quartier général du prince Charles; voilà ce qu'il rapporte. Il confirme en tout son premier rapport.

Arrivé hier matin à 6 heures à Wimpassing, premier poste ennemi, on lui annonce l'interruption entière de communications avec l'armée du prince Charles sous peine de mort, et l'officier du poste occupé par des Croates d'Occulini lui ordonne de s'en retourner; mais au moins, lui dit Hurter, vous me permettrez de dire le bonjour à votre major, ce qui lui fut accordé.

Schulmeister ajoute que Hurter avait appris qu'Oedenbourg était fixé pour le quartier général des princes, comme point central de la position de l'armée, qu'on espérait rassembler 15,000 hommes, et termine son rapport par des détails insignifiants.

Vienne, 26 frimaire an XIV.

Salut et profond respect.

Charles Frédérik.

Schulmeister dirigeait un vrai bureau d'informations; il allait lui-même aux investigations, mais envoyait aussi souvent des émissaires qui, ainsi que lui, savaient

s'introduire partout et connaissaient des officiers dans chaque armée. Dans ce rapport du 17 décembre on voit que l'agent Hurter trouva moyen de s'entretenir avec un major.

Le 22 décembre 1805, nouveau rapport, non moins intéressant que celui du 17.

Monsieur le Général,

J'ai l'honneur de vous prévenir que les mêmes deux hommes que j'avais détachés dernièrement pour reconnaître l'armée de Constantin viennent d'arriver d'Oedenbourg où je les avais envoyés par Gratz pour remonter par Körmönt afin de reconnaître la position de l'armée du prince Charles. Ils disent que l'aile gauche de l'armée s'appuyait par la Croatie sur Laibach, forte d'environ 30,000 à 35,000 hommes, le centre avec le quartier général des deux princes se trouve à Oedenbourg et environs fort de 12,000 à 15,000 hommes, et l'aile droite s'ap-

puie sur Pest-Bude d'environ 36,000 hommes; que les Hongrois pour éviter le désarmement de l'armée d'insurrection avaient su lui donner un autre nom, qu'ils la nommaient maintenant milice permanente, et que la milice du comitat de Vesprine qui depuis peu a été organisée a passé ces jours-ci par Oedenbourg, que de cette milice ils complètent l'armée ou la réunissent à d'autres corps, que même déjà les Iaziger, les Künen et Haiderken, après avoir complété le régiment palatin hussards qui a perdu une division à Ulm, ont monté un autre régiment d'hussards qui est très beau et se trouve maintenant à l'armée du prince, que par cette ruse il n'y a de licencié que la garde noble qui s'était réunie à Pest. L'artillerie se trouve à Eisenstadt. Le cordon est tiré sur toute la Hongrie qui coupe toute la communication.

L'on craint beaucoup la guerre attendu que si les Hongrois seraient une fois montés ils tomberaient indistinctement sur l'une et

l'autre armée; aussi la consternation est grande et les opinions sont tellement divisées et les esprits tellement travaillés et échauffés que ces pauvres gens ne savent où donner de la tête et l'homme paisible soupire pour l'avenir; l'on a parlé de réclamations qui ont été faites de la part de l'armée française contre la défense d'exportation des grains et vivres de la Hongrie et l'on espérait l'ouverture du passage incessamment d'une manière ou d'autre; que l'armée autrichienne manquait de munitions de guerre, particulièrement de poudre; que le général Zach et Simbschön ont fait la reconnaissance de tout le terrain qu'occupe l'armée, qu'il faisait trop cher vivre et que tout le monde désire la paix.

Vienne, le 1er nivôse an XIV.

Salut et profond respect.

Charles Frédérik.

Le 31 décembre 1805 ou 10 nivôse an XIV, Schulmeister adresse à Savary,

sous la signature Charles Frédérik, un long rapport de sept pages que nous nous contentons de résumer. Il dit que l'employé qu'il avait envoyé pour reconnaître l'armée du prince Charles et celle de Jean est revenu à l'instant. Cet employé était parti au commencement du mois; il était arrivé à Gratz le 4 décembre. Il devait avoir d'excellentes relations comme les autres émissaires, car le 7 il dîna à Pitau chez un riche négociant avec deux généraux autrichiens et y apprit que Charles et Jean avaient fait leur jonction près de Mahrburg, que le prince Charles avait brûlé 700 voitures de vivres et équipements faute de moyens de transport et en éprouvait grand besoin maintenant, que dans chaque régiment 500 à 600 hommes marchent pieds nus et ont la diarrhée, que l'armée était aussi dépourvue de poudre. Il fut arrêté près de Körmond, et relâché grâce à un nommé Maximilien, administrateur général des

subsistances de l'armée autrichienne, et à M. Bielenfeld, fournisseur, qu'il connaissait et qui se rendirent caution pour lui près du général Wilhelmy qui avait son quartier général à Szalaegerzeg, reçut un passeport pour Kirmönt et y arriva le 11, à 3 heures, se rendit à l'hôtel Badiani qu'occupait le prince Charles, obtint, grâce au général Grün, un passeport pour Vienne par Edenbourg le 12 au soir. Par suite des démarches pour ce passeport il alla plusieurs fois au Château et y apprit par les généraux mêmes la défaite des Russes. Le rapport se termine par des détails circonstanciés sur les armées des princes Charles et Jean que nous passons sous silence, parce que la paix était conclue au moment où Schulmeister rédigeait son rapport. L'émissaire était un digne élève d'un tel maître. A Ulm nous avons vu Schulmeister dans l'entourage de Mack, de Werneck, de Merveldt. Ici nous constatons que l'employé se faufile auprès de

Wilhelmy, de Grün et des autres généraux.

L'armée française évacua Vienne le 12 janvier 1806. Schulmeister rentra en Alsace et se rendit ensuite à Paris. Les Archives nationales possèdent un rapport du 18 mars 1806, ainsi conçu :

Le 18 mars 1806.

A Monsieur le Conseiller d'État, Préfet du Bas-Rhin.

J'ai l'honneur de vous prévenir, Monsieur, que j'ai autorisé M. le Conseiller d'État, Préfet de police, à délivrer un passeport pour Strasbourg au sieur Schulmeister (Charles). J'ai su par M. le général Savary qu'il avait été employé utilement à la Grande-Armée, et les services qu'il a rendus me déterminent à vous inviter à ne pas donner de suite à l'arrêté qu'il m'a annoncé avoir été pris par vous il y a quelques mois pour l'éloigner du département du

Bas-Rhin. J'espère au surplus que par sa conduite il justifiera cette faveur et que la surveillance que vous ferez exercer sur lui ne donnera lieu à aucune prévention défavorable.

Une note précède cette pièce, où celui qui en était l'objet est qualifié « négociant à Strasbourg ». Elle est ainsi conçue: « Arrêté du préfet du Bas-Rhin, il y a à peu près cinq mois, qui lui enjoint de quitter Strasbourg et le département. » C'est donc au mois de septembre 1805, au moment où la guerre commençait, que Schulmeister avait été expulsé. Mais le texte de la décision n'existe pas; il est impossible de déterminer la cause qui l'avait dictée.

Schulmeister ne s'arrêta pas longtemps à Strasbourg; il retourna en Autriche. Pourquoi? Le mystère le plus complet plane sur ce voyage en pleine paix. Le fait est que l'ancien commissaire général

de Vienne fut reconnu et arrêté. D'un document émanant de la direction des archives de la guerre de Vienne et adressé en 1877 par le colonel Sacken, directeur des Archives, à M. Dieffenbach, il résulte que Schulmeister était emprisonné en Autriche avec son complice Rippmann dès le 31 mars, qu'il fut détenu au moins quatre mois, qu'on lui reprochait surtout, se trouvant à la solde de Mack, d'avoir correspondu avec les chefs français, qu'il prétendait y avoir été autorisé dans le but de faciliter ses investigations par Mack et Merveldt, et que ces deux généraux nièrent avoir donné cette autorisation.

Schulmeister fut-il relâché à la suite d'une intervention diplomatique qui est parfaitement admissible parce qu'il n'était pas sujet autrichien et qu'un espion étranger qui a rejoint son armée et est capturé plus tard n'encourt aucune responsabilité pour les actes antérieurs, ou s'échappa-

t-il? On n'en sait rien. Ce qui est certain, c'est que Rippmann ne reparut plus, et qu'un autre complice et ami de Schulmeister, le maquignon Hammel, de Neu-Freistett, interrogé sur le sort de Rippmann, déclara qu'il était mort entre ciel et terre. En Autriche comme en France on pendait les espions.

C'est au retour d'Autriche que Schulmeister acheta aux portes de Strasbourg une canardière qu'il appela Meinau. En 1807, il arrondit son acquisition au point de posséder 162 hectares d'un seul tenant. Napoléon avait largement payé l'intervention de Schulmeister dans la campagne de 1805. A cette époque les valeurs mobilières étaient rares, l'industrie débutait. Pour un capitaliste, un seul placement était possible: la propriété. Schulmeister fit bâtir un superbe château qui devait servir de lieu d'étape à l'Empereur. En 1809, les constructions étaient terminées. Schulmeister aimait le luxe. Son domaine

fut cité comme une merveille. Le château occupait 88 pieds de long sur 40 de large; les communs, deux bâtiments chacun de 64 pieds de long sur 34 de large; un jardin anglais orné de temples, statues, grotte, ermitage, couvrait deux hectares et demi; au milieu d'un étang d'un hectare et demi, s'élevait, sur un amas de rochers, une statue de Neptune en pierre de taille de grandeur colossale.



V

LA PRISE DE WISMAR

1806

Schulmeister ne se reposa pas longtemps. A la suite du traité de Presbourg et de l'établissement de la Confédération du Rhin, la Prusse songea à créer une Confédération du Nord ; elle se vit contrecarrée par Napoléon. En même temps l'Empereur fortifiait Wesel et y réunissait des troupes ; son lieutenant Augereau, campé à Anspach au milieu d'une population prussienne, portait des toasts bruyants aux prochaines victoires de la France contre la Prusse.

Bientôt on apprit que dans ses négo-

ciations avec le cabinet anglais Napoléon avait proposé la restitution du Hanovre au Roi d'Angleterre. Cette nouvelle provoqua une surexcitation générale en Prusse; la cour et la nation ne songèrent plus qu'à la guerre. Le cabinet de Berlin, par une note du 1er octobre 1806, formula un ultimatum, l'évacuation de l'Allemagne par l'armée française, la restitution de Wesel, et la promesse de ne pas empêcher la formation de la Confédération du Nord.

Le 7 octobre, Napoléon arrivait à Bamberg; le 14, il mettait l'armée prussienne en déroute à Iéna; en quelques semaines il avait conquis toute la Prusse.

Schulmeister accomplit l'un des faits d'armes les plus audacieux de cette courte campagne; il prit Wismar à la tête de treize hussards. Dans les *Bruchstücke* il reconnaît avoir reçu au début de la guerre contre la Prusse l'ordre de rejoindre l'armée où il fut attaché à l'état-major, comme

adjudant-commandant, et chargé des divers services du corps de l'état-major; vraisemblablement il s'occupa spécialement des informations et dirigea les espions; mais il participa aussi aux opérations de guerre proprement dites.

On sait que Blücher s'était replié vers le Nord avec 25,000 hommes, qu'il chercha à gagner Rostock, mais trouva Murat devant lui, qu'il se rejeta sur le bas Elbe où il rencontra Soult, qu'alors il voulut revenir vers le Havel, fut arrêté par Bernadotte, qu'il se jeta dans Lübeck qui désirait rester neutre, que Murat, Soult et Bernadotte entrèrent dans Lübeck qui fut l'objet d'un combat horrible, que Blücher put se sauver avec 10,000 hommes, et, acculé à la frontière danoise, mit bas les armes.

Un détachement du corps de Blücher d'environ 600 hommes avec deux canons, commandé par le général d'Usedorn, s'était jeté dans Wismar; il était poursuivi

par Savary qui avait été mis à la tête d'une colonne mobile et était parti de Berlin le 29 octobre.

Les Archives de la guerre possèdent le rapport qui a été adressé par Savary à Berthier le 5 novembre, à 5 heures du soir. Savary raconte que le jour même, à 7 heures du matin, le général Usedom, à la tête de son corps de hussards avec quelques débris d'infanterie et deux pièces de canon, a mis bas les armes devant lui. La veille, à Warin, où il avait ramassé les débris de la colonne qu'il avait dispersée à Gabel, il avait appris par ses prisonniers et *son émissaire Charles* qu'une partie du corps d'Usedom avait seule rallié Blücher après l'affaire de Gabel, qu'Usedom avec son régiment, deux canons et les débris de plusieurs bataillons, était dans les environs de Wismar d'où il devait partir le lendemain matin pour passer par cette ville et rejoindre Blücher vers Lübeck. Il partit de Warin à 2 heures du matin avec 350

chevaux, et fila au trot sur Wismar où il arriva avec le jour. Usedom était en marche à la porte de la ville et venait de faire partir bagages et infanterie qui se trouvaient encore en vue. Bien qu'inférieur en nombre, sans fantassins ni canons, Savary lui dépêcha un aide de camp et un trompette pour le sommer de se rendre. Usedom demanda à qui il avait affaire, et après avoir déploré son malheureux sort, fit défiler tout son régiment de plus de 700 chevaux, un détachement de dragons, et deux canons. « Tout cela, dit Savary, fut mis en bataille, rendit chevaux, armes et bagages, avec un désespoir sans exemple. » La petite troupe française chargea aussitôt la colonne d'infanterie qui mit bas les armes. Savary, ne sachant que faire des chevaux, fut obligé de couper le jarret à la majeure partie.

Dans son rapport, Savary ne parle de Schulmeister (*l'émissaire Charles*) qu'au sujet des informations qu'il avait reçues

de lui. Dans ses *Mémoires,* il est plus explicite :

J'avais avec moi, dit-il, un homme d'un courage et d'une présence d'esprit peu commune. Il prit un détachement de quarante hommes, et avec une témérité qui tenait de l'extravagance, il se jeta dans Wismar, assembla la garnison mecklembourgeoise, lui fit fermer les portes de la ville où il se plaça lui-même. L'avant-garde du général Usedom se présenta à la pointe du jour pour entrer; elle fut culbutée par le détachement enfermé dans la ville qui sagement ne le poursuivit pas.

La position du général Usedom allait devenir délicate. Je lui évitai les premiers pas d'une démarche désagréable, en lui envoyant un de mes aides de camp avec un trompette pour lui proposer d'entrer en arrangement; il n'avait guères d'autre parti à prendre. Il me crut plus fort que lui, je le croyais aussi plus fort que moi; mais

comme je ne le laissai pas venir m'observer, il conclut son arrangement, et il me remit son régiment avec deux pièces de canon, qu'il avait de plus que moi, indépendamment d'une supériorité d'au moins 200 hommes.

Savary ne nomme pas cet homme d'un courage et d'une présence d'esprit extraordinaire; mais dans un opuscule[1], on l'appelle capitaine Charles, aide de camp de Savary. C'est précisément sous le nom de Charles que Schulmeister se présentait souvent, c'est ainsi qu'il fut désigné à l'époque où il fonctionna à Kœnigsberg comme préfet de police, et c'est sous ce prénom que Napoléon se plaisait à l'interpeller. L'article nécrologique du *Courrier du Bas-Rhin,* que nous citons plus loin, évidemment inspiré par la famille, lui attribue le glorieux fait d'armes de Wismar.

1. *Wismar's Schicksale während der französischen Kriege.* Wismar. 1853.

Nous avons donné la version de Savary; celle de l'opuscule allemand de 1853 est encore plus flatteuse pour Schulmeister. Le petit corps prussien entra à Wismar le 4 novembre vers midi. Après avoir fourragé, Usedom se dirigea sur Rohlstorff. Le train des équipages arriva bientôt et, le soir, alluma ses feux sur la grande place. Les officiers s'installèrent dans une maison de la place. Vers 10 heures du soir, 13 et non pas 40 chasseurs, commandés par le capitaine Charles, pénétrèrent hardiment dans Wismar, s'emparèrent des officiers et firent déposer les armes aux soldats en disant qu'Usedom s'était rendu. Le capitaine Charles traita avec la municipalité; il menaçait de brûler les 4 navires étrangers du port; il demanda une contribution de guerre de 300 ducats. Le lendemain Savary entra avec deux escadrons. Il exigea deux chevaux de luxe pour lui et ce que les historiens allemands appellent une douceur de 1,500 thalers d'or pour le capitaine

Charles. Telle est l'équipée de Wismar, inouïe d'audace : 13 hommes se rendant maîtres de 500 à 600.

Les Archives de la guerre possèdent la pièce par laquelle Usedom et ses officiers, au nombre de 51, s'engagent le 5 novembre à Wismar à ne plus porter les armes avant échange, et l'ordre du jour de l'état-major général de la Grande-Armée daté de Berlin 8 novembre par lequel l'Empereur témoigne sa satisfaction au général Savary, ainsi qu'au 1er régiment de hussards et au 7e de chasseurs.

Si Schulmeister était un espion incomparable, on doit aussi reconnaître en lui un soldat très audacieux et très brave.

Le 8, Savary entra dans Rostock ; il n'avait plus que 300 chevaux, parce qu'il avait fait conduire les prisonniers de Wismar à Spandau par ses soldats. Il y trouva 18 navires ; il en avait déjà capturé quatre à Wismar. Il en donna six au 1er hussards et au 7e chasseurs qui les vendirent. Lui-

même céda les seize autres à la municipalité de Rostock contre lettres de change dont le produit, 120,000 fr., mis à la disposition de l'intendant général, fut attribué moitié aux soldats, moitié au général. Il est probable que Savary laissa une bonne part à son émissaire Charles.



VI

KŒNIGSBERG — 1807

En 1807 nous trouvons encore Schulmeister à l'armée. Il assista à la bataille de Friedland, et dans le voisinage de l'Empereur fut atteint au front d'une balle qui laissa une cicatrice qu'il aimait à montrer dans ses vieux jours. Après la prise de Kœnigsberg, Savary fut nommé gouverneur de la forteresse et de la Vieille-Prusse ; il se fit assister par son fidèle Schulmeister.

D'après une pièce officielle, M. Charles fut installé le 9 juin comme préfet de police à Kœnigsberg. Les documents locaux reconnaissent que ce M. Charles s'appelait Schulmeister. L'Empereur avait

spécialement prescrit à Savary d'empêcher le pillage, de bien soigner les hôpitaux, et de lui envoyer des vivres et des munitions pour l'armée. La correspondance de Savary avec l'Empereur et Berthier n'est relative qu'à ces faits d'administration locale.

Schulmeister resta un mois à Kœnigsberg; il accomplit sa mission avec bienveillance et ne laissa qu'un bon souvenir. Le 24 juin, deux députés de la bourgeoisie adressèrent au gouverneur une lettre, le priant de leur permettre de lui témoigner leur reconnaissance de la tranquillité qui est établie en ville, et lui offrant, suivant l'usage, un présent de dix mille louis. Le gouverneur ne dut pas oublier le préfet de police quand il reçut ce cadeau princier.

Savary prenait à cœur les intérêts de Schulmeister, ainsi que le prouve un fait que nous avons découvert dans les cartons des Archives nationales et qui remonte précisément à l'occupation de Kœnigs-

berg. Dans la campagne de 1806 Schulmeister, sous les ordres de Savary, avait agi de concert avec un nommé Rübsaamer qui retint une partie des appointements de Schulmeister. Rübsaamer ne décomptait que 5,641 fr.; il devait verser 10,415 fr. à Schulmeister. Savary, défendant la cause de Schulmeister, écrivit à M. Popp [1], commissaire général de la police générale à Strasbourg, une lettre où éclate l'amitié qu'il portait à son agent.

Monsieur Popp,

Charles Schulmeister retourne à Strasbourg avec mon estime et mon attachement. Il vous entretiendra de son affaire avec M. Rübsaamer. J'en fais la mienne propre et je veux que ce drôle-là soit puni sévè-

1. Popp, greffier adjoint du Sénat de Strasbourg à la chambre criminelle avant 1789, accusateur public en 1790, procureur syndic en 1793, commissaire général en 1805, est mort à Strasbourg vers 1850.

rement et commence par lui restituer ce qu'il lui a indignement volé.

Je vous aurai beaucoup d'obligation d'employer votre ministère pour cela et de faire pour Charles comme si j'étais présent.

Je vous salue, etc.

Kœnigsberg, le 14 juillet 1807.

SAVARY.

Lorsque Schulmeister arriva à Strasbourg, il y avait été précédé par un rapport de son protecteur en date du 29 juin dans lequel on constate déjà la vive sympathie du général pour l'observateur militaire.

A Monsieur Popp,

M. Henri Rübsaamer, de Strasbourg, qui a été employé par moi dans la partie secrète dans la campagne dernière, a été chargé d'échanger à Hambourg les fonds

destinés à cette partie; il m'a bien remis une partie de ces fonds, mais la portion que j'ai destinée à Charles pour la récompense de ses dangers est restée entre les mains de Henri Rübsaamer par trop de confiance de la part du premier.

Ce misérable a eu l'audace de m'écrire pour trouver bon qu'il s'arrogeât les fonds de ces traites qu'il a reçues de la confiance de M. Charles, et il a encore eu la hardiesse de lui dire qu'il s'arrogeait les fonds pour la récompense de ses services de la dernière campagne.

Jamais il n'a été permis de tenir une pareille conduite. Ce petit drôle n'était point aux gages de Charles mais aux miens. Il a reçu la récompense de son travail et a été défrayé de son voyage; s'il n'a pas trouvé la somme qu'il a reçue assez forte, il devait s'en plaindre à moi et non pas voler ce qui appartient à Charles qui est vraiment le propriétaire de cet argent. Et comme il n'est pas dans mon intention qu'il

perde ce qu'il a si légitimement acquis, je vous prie de faire arrêter Rübsaamer et lui signifier de ma part de restituer à Charles cet argent entre vos mains. S'il s'y refuse, veuillez bien le faire mettre en sûreté et découvrir le dépôt qu'il en a fait. A mon retour je l'attaquerai criminellement pour le faire condamner aux galères.

Qu'il voie s'il veut déshonorer sa famille.

Un rapport joint, expédié le 10 septembre à Savary, déclare que Rübsaamer a été mandé devant lui, qu'il a avoué le fait, en soutenant que son collègue était son débiteur. Enfin, le 13 octobre, Rübsaamer versait la somme entre les mains de Popp qui la remit aussitôt à Schulmeister.

VII

L'ENTREVUE D'ERFURT

1808

De juillet 1807 jusqu'à la fin de septembre 1808 Schulmeister résida à la Meinau. Il suivit l'Empereur à Erfurt. Suivant son récit publié par les *Bruchstücken,* il menait la vie paisible du gentilhomme campagnard quand il fut requis par un gendarme de se rendre sur l'heure à Mayence. Il se mit aussitôt en route et trouva à Mayence Savary qui le chargea de la direction de la police pendant l'entrevue d'Erfurt.

Outre Napoléon et Alexandre, nombre de princes et principicules, les rois de

Saxe, de Bavière et de Wurtemberg, les grands-ducs de Bade, de Hesse, de Mecklembourg, les ducs de Weimar, d'Oldenbourg, etc., etc., avec un cortège de chambellans, d'aides de camp, de ministres, étaient arrivés à Erfurt. Schulmeister prétend qu'il remplit le rôle d'un grand-maître des cérémonies. Un ancien marchand de fer villageois, un ancien épicier en détail, maniant le protocole, c'est bien invraisemblable. Il s'occupa de la police, surtout de la police secrète, et s'acquitta, suivant sa coutume, habilement de sa tâche, ainsi que le prouvent les sept rapports qu'il adressa du 28 septembre au 4 octobre à Savary, rapports dont les originaux sont déposés aux Archives nationales, et que nous reproduisons textuellement.

N° 1.

Mon Général,

En conformité des ordres que vous m'a-

vez bien voulu donner, je me suis rendu en cette ville, le 24 de ce mois, pour m'occuper de l'état de la police.

J'ai l'honneur de vous remettre par la présente un aperçu de mes recherches jusqu'à ce jour.

L'opinion publique pour ce qui regarde la masse des bourgeois est bonne; elle a été altérée cependant, depuis quelque temps, par des individus dont l'intérêt devait être plutôt à bien servir notre gouvernement qui a bien voulu les laisser aux places qu'ils occupaient avant l'arrivée de nos armées dans cette ville (suivent les noms de sept fonctionnaires inconnus).

Ces personnes, pour la plupart Prussiens de nation, tenaient depuis quelque temps des comités entre eux, préparaient des mensonges pour les divulguer au public, les affaires de l'Espagne servaient principalement à leur but en les dénaturant d'après leurs vues. A les entendre, nos armées étaient détruites et les Autrichiens n'atten-

daient que le départ de nos armées de l'Allemagne pour entrer en campagne; les habitants pusillanimes voyaient déjà les troupes autrichiennes prendre possession d'Ehrfurth, la citadelle défendue par la garnison française et la ville devenir la proie d'un bombardement.

Enfin, lorsque la nouvelle se répandit de l'assemblée auguste de deux empereurs, au lieu de faire sentir au peuple les avantages qui en résulteront à la ville, on s'efforçait à lui persuader que c'était la ruine de la ville à cause des troupes nombreuses qui seront logées et nourries par les bourgeois.

J'étais témoin oculaire que des individus répandus hier à l'arrivée de notre souverain parmi le peuple se réjouissaient de dire: Eh bien, toute cette cavalerie sera à la charge de la ville, et à la fin nous serons obligés de vendre nos chemises pour subvenir à toute cette dépense.

Les affidés qui sont à mon service ont

ordre de surveiller exactement toutes ces personnes. J'agis de même envers plusieurs autres Prussiens de moindre marque et je crois pouvoir vous assurer que d'après les mesures que j'ai prises toutes les menées des malveillants seront découvertes dès leur origine.

Parmi les têtes remuantes, je distingue principalement un nommé Schwalbe, ci-devant auditeur prussien, qui parcourt toute la journée les cafés et auberges pour s'instruire des noms de ceux qui arrivent. J'ai mis un homme à sa suite. Je suis de même à la poursuite d'une bande de faux joueurs qui se disent marchands, mais ils n'ont aucune marchandise sur le lieu que des dés et des cartes. Je vous demande l'autorisation de les faire arrêter, si je les trouve à la découverte. J'ai l'honneur de joindre à la présente une note des personnes qui sont arrivées en cette ville pendant la journée d'hier et vous prie d'agréer les assurances de mon plus profond attachement

avec lequel j'ai l'honneur d'être, mon Général, votre très obéissant serviteur.

Charles SCHULMEISTER.

Ehrfurth, le 28 septembre 1808.

Suit la liste des personnes annoncées, divisée en deux parts: personnes de marque et voyageurs. Parmi les premières, on distingue la duchesse de Wurtemberg, le duc de Mecklembourg-Schwerin, le duc d'Altenbourg; parmi les seconds, on voit des militaires, des fonctionnaires et même un étudiant.

No 2.

Mon Général,

La journée d'hier n'a rien offert qui pourrait intéresser la police. Les bourgeois, encore dans l'enthousiasme du grand spectacle qui s'est offert à leurs yeux la veille, s'entretenaient tranquillement de tout ce qu'ils avaient vu à ce jour si jamais mé-

morable dans les fastes de l'histoire, et donnaient la douce satisfaction à l'observateur que les peuples resteront toujours en leur devoir s'ils ne sont pas séduits par les malveillants.

La présence de Sa Majesté a déconcerté les ennemis de la tranquillité, et les personnes dont j'ai eu l'honneur de vous parler dans mon rapport d'hier sont forcées à se taire. Un courrier a eu le malheur de perdre ses dépêches qu'il devait transporter en Danemark; mes affidés sont à la recherche.

Le duc de Saxe-Gotha est attendu ici aujourd'hui.

Le 29 septembre 1808.

Suit la liste des personnes arrivées, où nous relevons le nom du maréchal-lieutenant comte Vincent au service de l'Autriche.

Dans ce rapport, Schulmeister ne se contente pas de signaler des faits; il généralise; il fait le psychologue et le moraliste, « les peuples resteront toujours en

leur devoir s'ils ne sont pas séduits par les malveillants ».

Remarquons, en outre, que le service des subordonnés ne présentait pas toutes les garanties désirables, car il est peu admissible que des courriers perdent des dépêches.

N° 3.

Mon Général,

L'allégresse générale a banni de la ville d'Ehrfurth les intrigues des malveillants; partout l'on n'entend que les expressions de reconnaissance. L'ordre publié que les troupes doivent avoir leurs vivres, des magasins, rend l'existence à des milliers d'individus qui avaient perdu l'espérance de pouvoir à la longue soutenir la dépense. Il y a eu des familles qui étaient obligées de payer sept florins par jour pour l'entretien des soldats logés chez eux.

Les malveillants sont déconcertés et ne trouvent plus de moyens pour intriguer.

Dans tous les comités on s'entretient de la bienveillance de Sa Majesté envers la ville, et l'on déteste ceux qui il y a peu de temps ont cherché à séduire l'opinion publique. Les jeux de hasard se multiplient journellement et sont d'autant plus dangereux qu'ils ne sont pas surveillés de la police locale.

Je n'ai pas réussi jusqu'à présent à retrouver les dépêches perdues par un courrier de l'administration et qui doivent avoir été adressées à Son Excellence le maréchal Mortier.

Le 30 septembre 1808.

Suit l'état des personnes arrivées, où on voit le prince Guillaume de Prusse.

N° 4.

Mon Général,

Les habitants des villages aux environs d'Ehrfurth se plaignent des vexations auxquelles ils sont exposés par les soldats lo-

gés chez eux. Plusieurs se sont réfugiés en ville.

Les partisans prussiens se sont rassemblés pendant la nuit du 28 au 29 chez M. le président Rek. La question principale de leur entretien était de trouver des moyens à contrebalancer les vues que le prince primat pourrait avoir sur la ville d'Ehrfurth. L'arrivée du prince Guillaume de Prusse rallume leurs espérances pendant que la masse des habitants se désole de sa présence.

Les étrangers de la Bohême que j'ai fait surveiller sont partis hier de manière que je ne connais aucun individu étranger qui pourrait être regardé comme suspect.

Le 1er octobre 1808.

N° 5.

Mon Général,

J'ai fait arrêter un homme, hier soir, par le commissaire de police de la place

qui s'est permis de s'informer en plusieurs endroits de la force des troupes qui se trouvent en cette ville, du temps que Sa Majesté l'Empereur et Roi passera ici et du chemin qu'elle prendra en retournant à Paris et quels souverains on attend encore ici.

Je lui ferai subir aujourd'hui un interrogatoire pour pénétrer ses intentions et vous en ferai mon rapport.

Les jeux d'hasards continuent et presque toutes les nuits il y a des querelles entre le chef du jeu et les joueurs. Au reste toute la ville est tranquille, les habitants sont toujours dans l'enthousiasme par la présence de Sa Majesté.

Ehrfurth, le 2 octobre 1808.

Suit la liste des personnes arrivées où figure le prince Léopold de Saxe au service du czar avec quelques princes de moindre importance.

N° 6.

Mon Général,

L'interrogatoire de l'individu arrêté à ma réquisition par la police locale et dont j'ai eu l'honneur de vous parler dans mon rapport d'hier a eu lieu en ma présence. Il en résulte qu'il a agi par pure curiosité. Sur le témoignage du commissaire de police qui le connaît comme un tranquille bourgeois, je l'ai fait remettre en liberté.

Le comte de Keller, ci-devant ministre de la Cour de Berlin, est entré hier en cette ville, et après un entretien qu'il a eu avec le prince Guillaume de Prusse il est reparti avant la nuit.

La ville est toujours tranquille ; il n'y a que quelques filous qui volent les étrangers ; mais je les prendrai avant peu pour en délivrer la ville.

Ehrfurth, le 3 octobre 1808.

Suit la liste des étrangers de marque arrivés: le roi de Wurtemberg, la duchesse de Wurtemberg, le maréchal Soult, l'intendant général Daru, le général Suchet, le prince de Hohenlohe.

No 7.

Mon Général,

La tranquillité se maintient dans la ville et l'on ne peut que louer le bon esprit qui anime les habitants.

Par cette raison, j'ai employé tous mes moyens depuis quelques jours à surveiller les partisans prussiens et les filous qui s'appropriaient les bourses, tabatières et montres des personnes sortant de la comédie.

Les Prussiens se sont réunis l'avant-dernière nuit dans la maison d'un nommé Bendleben. Le prince Guillaume de Prusse, celui de Kobourg, et le vice-président Reck en étaient les plus remarquables.

On s'agitait principalement sur l'entretien que le comte de Romanzow a eu avec le prince de Bénévent deux nuits de suite jusqu'à 2 heures du matin.

L'ambassadeur autrichien, M. le comte de Saint-Vincent, a expédié avant-hier comme courrier le capitaine Ogonelika; comme on l'attendait de retour pendant la nuit passée, il paraît qu'il y a sur les frontières de l'Autriche une des premières personnes de la Cour de Vienne.

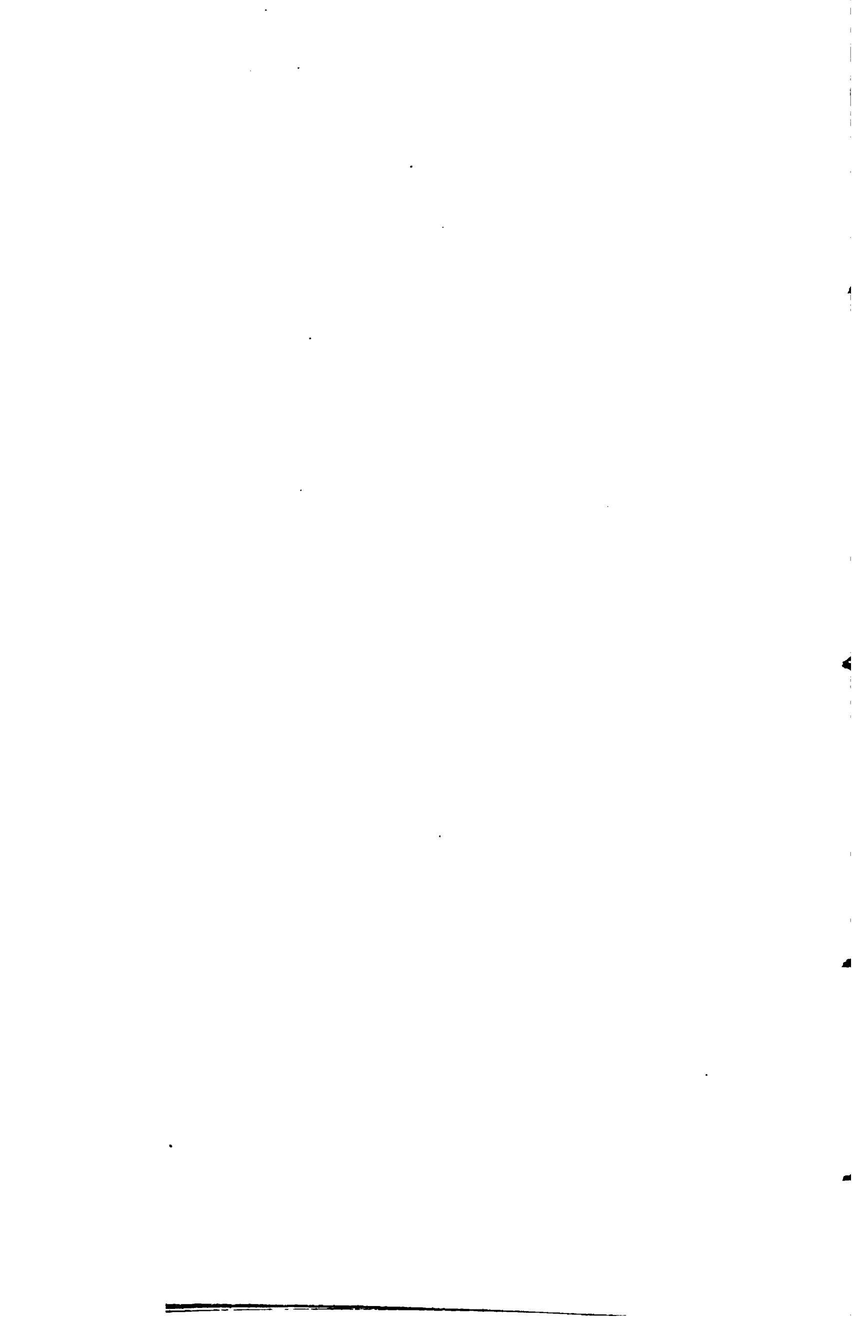
J'ai eu le bonheur de faire arrêter, de concert avec l'inspecteur de la police assisté du brigadier de la gendarmerie départementale nommé de la Chausée et de dix hommes affidés, deux filous à la sortie du spectacle. De l'interrogatoire que je leur ai fait subir en ma présence par l'inspecteur de la police, il résulte que les deux prévenus nommés Abraham Bernard, juif natif d'Amsterdam et domicilié à Hambourg, et Jean-Daniel Daunenberger, de Berlin, se trouvent en cette ville depuis

l'arrivée de Sa Majesté l'Empereur et Roi sans aucune occupation.

Parmi les effets saisis sur eux, il s'est trouvé une bague et un rouleau de trente louis qui a été escamoté à M. le comte de Goltz, major et adjudant-général du prince Guillaume de Prusse, lequel a reconnu non seulement la bague mais encore un louis noirci parmi les trente autres qui lui appartenaient.

L'inspection de la police remettra ces objets au propriétaire et a fait mettre les deux escrocs en lieu de sûreté ainsi que deux autres individus, nommés Jacques Stein et Schwalbe, contre lesquels il y a de fortes préventions.

Ehrfurth, le 4 octobre 1808.



VIII

LA PRISE DE LANDSHUT

1809

Schulmeister goûtait les charmes de la villégiature quand, aux approches de la guerre de 1809, Savary le chercha lui-même à Strasbourg. L'Alsace servait alors de lieu de passage aux armées ; Strasbourg particulièrement présentait une animation extraordinaire. Napoléon quitta Paris avec Joséphine le 13 avril, arriva à Strasbourg le 15. L'Impératrice y résida jusqu'au 12 juin ; elle y fut rejointe par la reine de Westphalie, la reine de Hollande et la grande-duchesse de Bade. Le château de Schulmeister était construit. L'Impératrice et ses compagnes s'y rendirent plusieurs fois, témoignant publiquement l'intérêt

que la famille impériale portait à l'observateur militaire.

Schulmeister avait rejoint l'armée avec Savary. Il était spécialement chargé du commandement de la gendarmerie, de la surveillance des maraudeurs et des traînards, en un mot de la police des armées qui s'occupe aussi du service des informations ; il reçut le titre de commissaire général des armées. Il assista, entre autres, à la bataille des Cinq-Jours.

Il a raconté lui-même en termes pittoresques une scène de la défaite des Autrichiens à Ratisbonne. « Nous vîmes arriver une troupe de quelques milliers de soldats autrichiens qui était dirigée de notre côté par une faible escorte. — Chiens maudits, leur dis-je, blessé dans mon amour-propre de demi-Allemand, comment vous êtes-vous laissé prendre ? Pourquoi ne vous êtes-vous pas mieux défendus ? — Nous aurions été bien sots, répondit l'un d'eux. Vous allez dans notre

pays et n'y trouverez plus rien. Nous allons chez vous, boirons votre vin, mangerons vos rôtis, nous amuserons avec vos femmes et vos filles. — Les prisonniers de guerre étaient traités comme des soldats, et les cultivateurs les employaient volontiers. Quelques-uns de ces prisonniers avaient déjà plusieurs fois séjourné en France, comme prisonniers. »

Le surlendemain, 21 avril, l'armée française s'empara de Landshut qui était défendu par Hiller. C'est Schulmeister qui emporta le pont. Savary raconte simplement dans ses Mémoires qu'on poursuivit le corps autrichien, qu'on entra pêle-mêle avec lui dans Landshut, que l'ennemi voulut défendre le pont, qu'une vive fusillade s'engagea d'un bord de l'Isar à l'autre, que le pont eût été brûlé, si le général Mouton n'était venu l'enlever de vive force avec un bataillon du 57e régiment. Dans son rapport, adressé à Davout, commandant du 3e corps, du bivouac de Landshut, le

21 avril, à minuit, le général de division comte Morand déclare que, sur l'ordre de l'Empereur, les convois, le faubourg et les deux premiers ponts établis sur des canaux de l'Isar furent enlevés par sa cavalerie et deux bataillons du 13ᵉ, dont l'un était conduit par le duc de Rovigo et l'autre par le général Lacour, que le reste de la division secondait le mouvement, que l'Empereur donna l'ordre d'enlever la ville, que le 3ᵉ bataillon du 17ᵉ se précipita sur le pont en flammes, fut suivi du reste de la division qui chassa l'ennemi.

Morand signale l'action de Savary. Or Savary était toujours accompagné de son ami Charles, de Schulmeister. Le rôle de Schulmeister à Landshut était connu à Strasbourg. C'est Schulmeister qui franchit le pont avec une escorte hardie, empêcha l'ennemi de le brûler. Mouton occupa avec un bataillon le terrain conquis par Schulmeister.

IX

VIENNE — 1809

Quand Vienne fut occupé, Schulmeister fut élevé au poste de commissaire général de la police de cette capitale et garda ses fonctions jusqu'à la retraite de l'armée française. Comme à Kœnigsberg, il accomplit sa tâche sans vexations contre les habitants. Les ordres de l'Empereur étaient du reste formels. Napoléon avait prescrit à ses soldats de traiter les Viennois avec la plus grande douceur.

C'est alors que Cadet de Gassicourt rencontra Schulmeister. Cadet de Gassicourt fit la campagne de 1809 en qualité de pharmacien de l'Empereur; il en rap-

porta le titre de chevalier, un majorat, et un volume de souvenirs digne d'être consulté [1]. Dans la table des matières, il appelle Schulmeister ancien espion chargé de la police de Vienne, homme extraordinaire.

Voici son récit :

On m'a fait trouver ce matin avec le commissaire français chargé de la police de Vienne. C'est un Strasbourgeois, nommé Charles Sulmester, homme d'une intrépidité rare, d'une présence d'esprit imperturbable et d'une finesse prodigieuse. J'étais curieux de voir ce personnage dont on m'avait cité mille faits surprenants. Dans les premières campagnes de l'Allemagne il était premier espion de l'Empereur et a rendu de tels services qu'il a gagné 40,000 francs

1. *Voyage en Autriche, en Moravie et en Bavière fait à la suite de l'armée française pendant la campagne de 1809*. Paris, 1818, in-8°, VIII-438 p.

de rente. Il y a 4 ans, chargé de remettre une lettre de notre ministre à un personnage important de l'armée autrichienne, il passa chez l'ennemi comme bijoutier allemand muni d'excellents passeports et portant avec lui une assez belle provision de diamants et bijoux ; mais il fut vendu, signalé, arrêté et fouillé. Sa lettre était dans le double fond d'une boîte d'or. On la trouva et on eut la sottise de la lire tout haut devant lui. Jugé et condamné à mort, il fut livré aux soldats qui devaient l'exécuter, mais il était nuit et on remit son supplice au lendemain matin. Il reconnaît parmi ceux qui le gardent un déserteur français, cause avec lui, le séduit par l'appât du gain, fait venir du vin, boit avec son escorte, glisse de l'opium dans la boisson, enivre ses gardes, prend un de leurs habits, s'échappe avec le Français, et avant de rentrer trouve moyen de prévenir celui pour qui était la lettre saisie, et de ce qu'elle contenait et de ce qui lui était arrivé. Ce trait a l'air

d'un roman; il m'a été attesté par 20 officiers supérieurs qui reconnaissent que dans son genre on n'avait jamais trouvé un plus adroit négociateur. Il inspire aux Viennois une telle terreur qu'il vaut à lui seul un corps d'armée. Sa figure répond à sa réputation. Il a l'œil vif, le regard pénétrant, l'air sévère et résolu, les mouvements brusques, l'organe sonore et ferme. Sa taille est moyenne, mais il est robuste, et d'un tempérament bilioso-sanguin. Il connaît l'Autriche parfaitement, et dessine de main de maître le portrait des individus qui y jouent un grand rôle. Il possède à Strasbourg plusieurs fabriques. Il ne cache point qu'avant de faire le métier d'observateur militaire, il était chef de contrebandiers en Alsace. La contrebande et la police, dit-il, se ressemblent beaucoup. Il porte au front de profondes cicatrices qui prouvent qu'il n'a point reculé dans les occasions critiques. Cet homme qui a tant de rapports avec le Charles de Schiller est aussi généreux. Il

élève chez lui deux jeunes orphelins qu'il a adoptés. Je lui ai parlé des Anachorètes et l'ai remercié de nous avoir fait jouir de ce spectacle (pièce d'Iffland, auteur des paroles de la Flûte enchantée *qui avait été jouée à Vienne).*

J'ai mieux fait, m'a-t-il dit, j'ai fait rendre aux propriétaires des livres saisis par la censure tout ce que j'ai trouvé dans les archives de la chambre syndicale; j'ai fait traduire et imprimer tous les livres philosophiques défendus, Voltaire, Diderot, Helvetius, d'Holbach. Tout se vend maintenant, en allemand et en français. Il faut que la vérité perce, que la lumière se répande. Croirez-vous que l'archevêque de Vienne avait mis à l'index l'Esprit des lois *de Montesquieu, cet ouvrage immortel dont un exemplaire est toujours déposé sur le bureau de la Chambre des communes à Londres et toujours l'objet de l'admiration des plus grands publicistes du monde? J'ai confiné les moines dans leurs couvents; ils*

y sont surveillés et ne peuvent plus aller prêcher le fanatisme dans les faubourgs et les hôpitaux.

C'est là le portrait le plus complet que les contemporains des guerres de l'Empire nous aient laissé de Schulmeister. Cadet de Gassicourt oublie un détail : Schulmeister était roux, roux fauve, et son teint répondait à la couleur de ses cheveux. On peut se demander comment avec une chevelure et un teint si caractéristiques il arrivait à se rendre méconnaissable.

Il est assurément singulier de voir un fils et frère de pasteurs luthériens vanter Diderot, Helvetius et d'Holbach, et un policier se passionner pour la liberté littéraire quelques mois avant l'époque où son chef Savary donnait à Mme de Staël l'ordre de quitter la France dans les 24 heures et faisait supprimer *l'Allemagne*.

Les premières troupes françaises entrèrent à Vienne le 12 mai. Le général An-

dreossy était nommé gouverneur. Savary eut l'île du Prater pour résidence. Dès le 12 mai il écrivait à l'Empereur :

Je viens d'être assailli par la populace du faubourg et couvert de pierres pendant que je parlais à des bourgeois honnêtes et que M. Schulmeister, de Strasbourg, les exhortait à rentrer dans l'ordre; il a été obligé de brûler la cervelle à un moteur pour nous dégager de plus de 500 misérables.

Il signale, parmi les personnages restés à Vienne, le prince de Wurtemberg, le comte Cobentzel, les princesses Lichtenstein, Clary, Kaunitz, des femmes appartenant à la Cour, et les généraux Aurelly, du Veaux, autant de trompettes habiles à répandre les mauvaises nouvelles, dit-il.

Ce document se trouve, ainsi que ceux que nous allons citer, aux Archives nationales dans le fonds de la secrétairerie d'Etat sous la rubrique AF IV où les pièces re-

latives à l'occupation de Vienne sont réunies dans les cartons 1637, 1638, 1639, 1640.

Schulmeister montra dans cette circonstance le même courage et la même décision qu'à Wismar et à Landshut.

Le 13 mai, l'aide de camp de Napoléon recevait de Schulmeister la lettre importante qui suit :

Mon Général,

Pour exécuter les ordres que vous m'avez donnés, je me suis rendu en ville où j'ai pu me procurer les renseignements suivants. L'archiduc Reinier, frère de l'empereur François, était destiné à être le gouverneur de Vienne; mais comme il se déclara contre les mesures révolutionnaires, l'Impératrice persuada à l'Empereur de nommer à sa place le prince Maximilien, son propre frère.

Il arriva à Vienne le 4 mai et employa

de suite tous les moyens disponibles pour forcer les bourgeois à une défense rigoureuse en écartant en même temps les vues sages du prince Reinier qui se trouva forcé de se retirer dans la Hongrie.

Cependant Maximilien fut contrarié dans ses projets par une grande partie de la bourgeoisie et par la commission de la Cour qui, malgré sa promesse de faire soutenir les habitants pendant le siège par son corps d'armée et celui du général Hiller, prévoyaient l'impossibilité de se soutenir jusqu'à l'arrivée du prince Charles.

Pour soutenir son autorité, il donna ordre à 5 bataillons d'entrer dans la ville, composés de grenadiers de la Hongrie et de la Bohême et loger en même temps une grande partie de la landwehr chez les habitants, jurant qu'il se laisserait plutôt ensevelir sous les murs de la place que de la rendre.

Deux jours avant l'arrivée de l'armée de Sa Majesté il ordonna à la levée en masse de se loger dans la ville. Alors les

habitants étaient opprimés et forcés à passer par tous les plaisirs insensés du prince Maximilien. Mais aux premiers coups de canon ce nouveau Don Quichotte quitta la ville à la hâte avec toutes les troupes de ligne et une grande partie de la landwehr, ne laissant dans la ville que 300 à 500 soldats. La levée en masse est près de 2,000 hommes de la landwehr qui se sont empressés de changer d'uniforme et de rentrer dans la classe des citoyens, ce qui leur était d'autant plus facile que les deux tiers sont de Vienne même; et l'on peut sans trop dire compter 4,000 hommes de la landwehr qui sont en ce moment à Vienne toujours disposés à nous nuire si l'occasion est favorable. L'homme le plus impartial est étonné en marchant dans les rues de l'air impertinent et presque menaçant de ces jeunes étourdis.

Le 17 mai, Schulmeister donnait à Savary les informations suivantes sur la ques-

tion des fusils destinés secrètement à favoriser un soulèvement contre nous ou à nous prendre à revers selon les événements :

Mon Général,

Des 14,000 fusils délivrés de deux arsenaux de la ville de Vienne, il n'en est entré que 6,400. Mais je dois vous observer que depuis hier après midi on ne s'empresse plus d'en déposer et les autorités compétentes veulent prétendre que les restes des fusils délivrés ont été volés. Les pièces officielles relatives à la déclaration de guerre ont été affichées hier dans la ville; elles ont fait très bon effet sur la bourgeoisie. Il n'y a que les malveillants qui, pour séduire la populace, prétendent que les pièces principales par lesquelles la France a demandé à l'Autriche les places de Trieste et Fiume ont été omis à dessein prémédité.

Agréez, mon Général, l'assurance du plus

profond respect de votre très humble serviteur.

Charles SCHULMEISTER.

Le 31 mai, un des espions du gouverneur général constatait, après l'audience qu'il avait obtenue, le fait suivant : « Il m'est venu une personne me portant l'ordre de me rendre chez un nommé Schulmeister que l'on me disait attaché au duc d'Istrie et faisant fonctions de préfet de police à Vienne. » Il refusa de s'y soumettre, ne le connaissant pas, à moins d'ordres réitérés.

Un rapport non signé, adressé au général Rapp, déclarait que les Autrichiens annonçaient contre nous de nouvelles Vêpres siciliennes dans toute la monarchie.

A la date du 2 juin, le gouverneur général Andreossy indiquait le chevalier Bacher comme entré en fonctions en qualité de directeur général de la police de Vienne. Au premier rapport de Bacher, adressé le 31 mai à Napoléon, était joint un rapport

de Schulmeister qui signe commissaire général de police, rapport disant « que la tranquillité règne à Vienne et que l'esprit public s'y améliore ». Il faut admettre que Schulmeister, arrivé avec Savary dont il était l'homme de confiance, fut préfet de police une quinzaine de jours et passa en sous-ordre à la fin de mai.

Le 19 juin, Schulmeister annonce que beaucoup d'officiers prussiens ont passé depuis quelques semaines en Hongrie sous le commandement du duc d'Oels, fils du duc de Brunswick, qui y commande un corps de troupes, et que les meilleurs officiers paraissent avoir été choisis, et indique un directeur des postes, voisin de la capitale, comme chef d'une police secrète de patriotes.

Le 22 juin, il déclare avoir saisi les papiers du baron de Reder, major prussien. Dans une pièce du 21, que nous avons vue dans la Correspondance de l'armée d'Allemagne, il reconnaissait avoir arrêté ce

major, et avoir pensé qu'il y avait lieu de le laisser partir. Le 22, il dit, au contraire, qu'il a trouvé dans les papiers saisis du major, qui prétendait être venu à Vienne pour chercher sa fille, la preuve que ce militaire avait proposé d'ériger pour le service de l'armée autrichienne un corps franc. La pièce du 21, conservée aux Archives de la guerre dans les cartons de la Correspondance de l'armée d'Allemagne, signale l'arrestation d'un gentilhomme anglais nommé Concanon qui est à Vienne depuis le 12 octobre 1807 et dont la correspondance va être contrôlée, et d'un prêtre irlandais M. Okely, curé des Anglais à Vienne depuis 30 ans, qui lui semble digne de la clémence impériale, ne semblant plus s'intéresser aux affaires de ce monde.

Le 25 juin, Schulmeister s'explique sur une émeute contre les soldats français. L'exécution de Pierre Feller, le 24, avait jeté une telle frayeur dans les faubourgs

que les membres de la garde bourgeoise n'avaient pas osé rentrer chez eux. Un émissaire de Schulmeister fit arrêter un patriote qui conseillait au peuple de massacrer les sentinelles françaises; grâce à l'émeute, celui-ci put s'échapper.

Le 26 juin, Schulmeister était informé d'un mouvement des troupes sur la rive gauche du Danube dont le but devait être de surprendre le pont établi par les Français. Il ne se trompait pas.

La question des vivres fut douloureuse à Vienne. Boulangers et bouchers mirent la police sur les dents. La découverte chez des particuliers de pièces de canon et dans les monuments publics de mortiers avec leurs approvisionnements préoccupait les généraux français.

Les bruits exacts ou faux sur les manœuvres de l'ennemi se retrouvent dans la suite des rapports. La nouvelle de la mort de l'archiduc Louis circulait le 10 juillet; les événements militaires des 5-6 juillet

calmèrent l'ardeur des Viennois; l'établissement de ponts sur le Danube acheva de leur persuader qu'il était prudent de ne se mêler de rien. Le 21 juillet cependant, Schulmeister admit l'existence d'intrigues politiques et militaires de la part du chevalier de Mallia et d'un pensionnaire impérial Charles l'Etange, natif de Bruxelles, domicilié à Vienne. Les deux inculpés furent rendus à la liberté.

L'interrogatoire de l'Étange est conservé aux Archives nationales. Nous en conseillons la lecture à tous ceux qui seraient désireux de voir avec quel art Schulmeister exerçait le métier de juge d'instruction.

Le 27 juillet, le gouverneur général de Vienne envoyait au quartier général un rapport de Schulmeister sur la question de la paix où nous lisons ces lignes:

J'apprends par une personne affidée que le général autrichien, qui a accompagné au

quartier général de Sa Majesté l'Empereur et Roi le prince de Lichtenstein, s'est permis de dire à plusieurs personnes et notamment au comte Wallstein et au comte Keglowitz que Napoléon n'obtiendrait pas la paix comme il la sollicite, que les hostilités allaient recommencer et que les Anglais étaient prêts à débarquer un corps d'armée de 40,000 hommes à Trieste et à Fiume, que d'ailleurs le Tyrol ne serait point évacué comme on l'avait demandé. Le mécontentement de la Hongrie et de la Transylvanie est extrême, ajoutait l'auteur du rapport. François II a demandé une levée en masse par lettre postérieure à l'armistice, et les employés de la chancellerie hongroise parcourent les comtés pour l'organiser. Ils ont à leur tête le prince primat, frère de l'Impératrice, que secondent les évêques et les moines. Les petits nobles, les bourgeois et les paysans voulaient au contraire la paix. Un numéro de la Gratzer Zeitung *publiait au même moment un article diffamatoire contre le*

gouvernement français auquel étaient ajoutées des notes injurieuses pour la personne de Napoléon.

Le 30 juillet, Schulmeister annonçait la disgrâce de l'archiduc Charles en ces termes :

Les députés de la Hongrie, le comte Armadé et le comte Zapari, répandent la nouvelle que le prince Charles d'Autriche est démis de sa place de généralissime, que l'empereur d'Autriche commandera ses armées en personne et sous ses ordres commanderont le général Bellegarde et Mayer qui fut disgracié lors de la déclaration de guerre pour avoir dit trop franchement son opinion sur la guerre présente et l'avoir déconseillée. Chasteler, qui est à Comorn, est nommé chef de l'état-major général de l'armée autrichienne.

Le 1er août, le général Andreossy affir-

mait que la population viennoise désirait la paix et croyait d'autant moins à la guerre qu'on connaissait la ville où devaient se réunir les plénipotentiaires.

Le 7 août, plainte en concussion contre le directeur du timbre de Vienne qui s'était attribué les millions perçus pour apposition dudit timbre et n'en avait rendu compte à personne; or cet impôt appartenait de droit au Trésor impérial. Indigné, le gouverneur général apposa son *vu et approuvé* sur la dénonciation que produisait Schulmeister preuves à l'appui.

D'un rapport de Schulmeister du 9 août ressort que le recrutement autrichien s'opérait avec lenteur. Le 15 août, on célébra à la cathédrale métropolitaine la fête de Napoléon devant le vice-roi d'Italie, les maréchaux français, les troupes et la garde bourgeoise. Le prince-archevêque de Vienne officiait. Un repas de 150 couverts eut lieu chez le gouverneur général,

et des repas spéciaux dans les faubourgs. Une haute paie de 2 fr. 50 c. fut octroyée à chaque homme comme don de l'Empereur.

Du 15 août à la fin de septembre la plupart des rapports, relatifs à la lenteur des négociations, aux actes de brigandage, aux désertions, aux hôpitaux, traitant des questions étrangères aux attributions du commissaire général de police n'émanent pas de Schulmeister.

Fin septembre, François II paraissait désirer le recours aux armes si l'indépendance de ses peuples était menacée. Une proclamation secrète avait été envoyée dans ce sens en Bohême. Schulmeister avertit le duc de Rovigo dans deux rapports.

Le 3 novembre, le commandant de la place de Vienne, l'adjudant général Dentzel, envoyait à Berthier des notes fournies par Schulmeister. La capitale était livrée aux intrigues des familiers de la Hofburg;

les affidés du comité anglo-autrichien donnaient des fêtes et des soupers fins où on honorait particulièrement Mme de Staël-Holstein, le comte de Stadion, Hormeyer, Schlegel, Rechberg, Jacobi père. « Je me dispense d'en dire davantage, ajoutait Schulmeister, vu que je sais que Son Excellence le gouverneur Andreossy connaît tous les détails de ces manœuvres et qu'il sera facile de les faire échouer encore cette fois, pourvu que l'on y pense en temps utile. »

Le 14 novembre, un officier d'état-major, resté à Brunn pour surveiller l'hôpital militaire, écrivait que le célèbre baron de Stein venait d'y arriver. Avant la venue des Français, de Stein avait eu beaucoup de peine à trouver un logement, quoique recommandé par le gouvernement. L'officier pensait que celui-ci était moins sage que ses sujets. A côté de ces rapports on en voit encore d'autres dignes d'être

examinés, mais auxquels Schulmeister resta aussi complètement étranger.

L'examen des pièces montre que Schulmeister s'occupait avec autant de sagacité des investigations politiques et judiciaires que des observations militaires.



X

ARRESTATION DE SCHULMEISTER

en 1815

SA RETRAITE DÉFINITIVE

La campagne terminée, Schulmeister se retira; il habita tantôt la Meinau, tantôt le château de Piple[1] aux environs de Paris qu'il acheta à cette époque. On lui attribuait une fortune de plusieurs millions;

1. Résidence du maréchal de Saxe, propriété de la famille Hottinguer depuis 1818. Situé à Boissy-St-Léger sur une éminence, le château de Piple est remarquable tant par sa belle construction que par sa position; il fut construit en 1725 par Cantorbe. Auparavant il n'y avait qu'un manoir des moines de St-Maur qui en cédèrent la jouissance à Jean de Chevry. Le nom latin du domaine était «*ad populos*», aux peupliers, d'où est venu Piple. Plusieurs lettres du Maréchal de Saxe de 1744 à 1746 sont datées de «*au Piple*». Le Maréchal n'obtint Chambord de Louis XV qu'en 1748.

il l'avait gagnée non pas glorieusement, mais au péril de sa vie, et certainement en rendant d'incomparables services au souverain dont il était devenu l'agent. Il dépensait largement ses revenus, donnant à la Meinau des fêtes dont le souvenir est resté à Strasbourg, très généreux envers les pauvres.

Probablement il reprit son ancien métier de contrebandier ou d'entrepreneur de contrebande, ce qui lui était facile, car les autorités devaient fermer l'œil lorsqu'il s'agissait d'un homme dont les relations avec les puissants du jour étaient connues de chacun, et ce qui se faisait alors avec plus de profit que jamais à cause de la prohibition des marchandises anglaises. Peut-être se consacra-t-il aussi à la police intérieure, lorsque son ami Savary fut élevé le 8 juin 1810 au poste de ministre de la police générale. S'il ne participa pas aux guerres ultérieures, ce n'est pas par fatigue (il n'avait que 39 ans en 1809), mais

parce qu'il ne pouvait pas utiliser comme il l'avait fait en Allemagne sa connaissance approfondie de tous les dialectes allemands.

En 1814, les alliés se rappelèrent le nom de Schulmeister; ils pillèrent la Meinau et le château de Piple. En juillet 1814, tout à coup le bruit se répandit qu'une conspiration s'était formée pour rétablir l'Empire et que l'ancien commissaire général de Vienne en était l'âme. Schulmeister fut dénoncé comme traître dans les journaux allemands. Un mandat d'arrêt fut lancé contre lui. Il se cacha. Son frère, le pasteur de Neu-Freistett, fut emprisonné, ses papiers saisis; il ne fut relâché qu'après avoir établi que depuis des années il ne se trouvait plus en rapport avec Charles.

Après le 20 mars Schulmeister sortit de sa retraite. Il passa la période des Cent-Jours à Paris et aux environs. Joua-t-il un rôle? Nous n'avons trouvé aucune trace

de son activité. Mais les bruits d'une conspiration qui aurait existé pour provoquer le retour de l'île d'Elbe circulaient plus que jamais. Schulmeister était représenté comme ayant semé et fait semer l'or à pleines mains pour la cause bonapartiste. Moins prudent qu'en 1814 il ne sut pas se mettre à l'abri d'une poursuite. Il continua à habiter son château près de Paris et se rendait souvent dans la capitale où il possédait une maison. Un jour qu'il avait quitté Paris en voiture avec sa femme et sa fille pour rentrer à Piple, Justus Grüner, chef de la police prussienne, le fit arrêter. Sa famille fut remise en liberté; mais ses diverses propriétés furent l'objet de perquisitions, et lui-même fut conduit sous bonne escorte à Wesel. Il ne parvint pas à s'échapper.

M. Dieffenbach s'est livré à de patientes recherches à Berlin et à Wesel; il n'a trouvé aucun document. Schulmeister ne fut pas la seule victime de ces mesures

martiales; le comte de Talleyrand, préfet d'Orléans, fut enlevé et enfermé à Magdebourg; M. Pasquier, préfet du Mans, subit le même sort. Schulmeister fut relâché au commencement de novembre 1815. A Kœnigsberg on attribua la mise en liberté de « Charles, aussi connu sous le nom de Schulmeister » à ce qu'il avait laissé d'excellents souvenirs comme préfet de police dans cette ville. Schulmeister dut payer une forte rançon; ce fut la première brèche à sa fortune. A partir de ce moment il vécut dans la retraite.

Cet homme si hardi, qui avait si souvent échappé à la mort avec un sang-froid sans pareil, semble avoir été épouvanté par l'incarcération de Wesel et peut-être aussi par le spectacle de la Terreur blanche. Il fit publier en 1817 les *Bruchstücke,* long plaidoyer *pro domo,* où il se représente comme le plus ingénu et le plus innocent des serviteurs de Napoléon Ier. Il avoue qu'il fut terrifié, *erschreckt,* par

son arrestation. Il craignait vraisemblablement surtout les gouvernements prussien et autrichien; sinon, pourquoi aurait-il publié ce mémoire justificatif à Leipzig en allemand, et pourquoi se serait-il dépeint comme l'agent fidèle de l'Autriche depuis l'ouverture de la campagne en 1805 jusqu'à l'entrée des Français à Vienne?

Schulmeister se consacra dès lors à la gestion de sa fortune. Il résida dans ses diverses propriétés, la Meinau, le château de Piple. Il semble avoir renoncé à la contrebande qui était trop dangereuse pour un homme si suspect. Le châtelain de la Meinau avait toujours été large et généreux; sous la Restauration Schulmeister continua, tant qu'il se trouva dans l'opulence, à jeter l'or à pleines mains. Seulement si le commissaire général des armées voyait le meilleur monde se presser à ses réceptions jusqu'en 1814, le grand propriétaire de la Restauration fut renié par la bonne société. Il garda cependant des

relations parmi ceux qui avaient apprécié ses rares qualités. Un respectable vieillard disait il y a une vingtaine d'années à M. Dieffenbach : « Assurément il a été espion, mais c'était un galant homme, un gentleman. »

Il n'aimait guère qu'on l'appelât espion. Un écrivain allemand, Joseph Görres, qui habitait Strasbourg en 1820, publia un article sur lui et qualifia son métier d'ignominieux. Schulmeister se rendit chez lui, et le souffleta. Görres lui répondit par des coups de poing. Schulmeister, plus petit que son adversaire, sauta sur lui, se cramponna à lui, le mordit et l'égratigna avec les ongles jusqu'à ce qu'on les sépara.

De son métier il ne garda que l'amour de la mystification. Un Strasbourgeois le rencontra un jour à Leipzig. — Que je suis enchanté de te voir si loin de l'Alsace, dit Schulmeister; nous passerons la journée ensemble. Fais-moi le plaisir de dîner avec moi à midi au *Roi de Pologne.* Tu deman-

deras M. Meyer; je suis inscrit sous ce nom. — Quand le Strasbourgeois arriva à midi, on lui dit que M. Meyer était parti à 11 heures.

Il portait le goût du mystère jusque dans son mobilier. M. de Neyremand[1] raconte avoir acheté en avril 1870 à Strasbourg, dans une vente aux enchères, un gros meuble bureau ayant appartenu à Schulmeister, et qui, sous l'action d'une manivelle, faisait apparaître ou disparaître des tiroirs, autant de cachettes.

La fortune de Schulmeister s'ébrécha peu à peu. Il paya une énorme rançon en 1815, ainsi que nous l'avons déjà dit; comme il avait immobilisé son avoir, il dut emprunter à un taux élevé. Il n'avait alors que 45 ans; un homme si actif ne pouvait se résigner à la vie paisible du rentier. Il cultiva ses domaines, essaya

---

1. Voir l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* du 10 mai 1894.

les nouvelles méthodes, acheta du bétail de choix pour la Meinau, créa une brasserie et une tuilerie au château de Piple; il échoua dans ces diverses entreprises. Plus tard il ne fut pas plus heureux avec la sucrerie et la raffinerie. Dès 1818 il fut obligé de vendre le château de Piple. A la même époque il chercha à céder la Meinau, mais ne trouva pas d'acquéreur. Il cultiva lui-même sa propriété jusqu'en 1834, la céda en 1836 à une fabrique de sucre de betteraves dont il devint l'un des gros actionnaires, qui fut liquidée en 1843. Une raffinerie de sucre créée dans la banlieue de Strasbourg et à laquelle il s'était intéressé sombra également. Il finit par habiter Strasbourg en petit rentier, fréquentant peu de monde, entouré de magnifiques angoras qui étaient la passion de sa vieillesse. Hippolyte Passy, pendant un de ses ministères, lui fit obtenir un bureau de tabac.

Il était devenu le père Schulmeister, très

soigneux de sa personne, très correctement vêtu, aimable, poli, prévenant; il ressemblait à un notaire honoraire, m'a dit un Alsacien qui l'a vu vers 1850. A l'élection du 10 décembre 1848, Schulmeister était âgé de 78 ans; il ne pouvait plus offrir ses services à Louis-Napoléon.

Quand le Prince-Président visita l'Alsace après le coup d'Etat, une vieille dame dont il fréquentait le salon lui demanda s'il allait solliciter une audience du neveu de Napoléon. — Non, répondit-il, le Prince sait que j'habite Strasbourg; s'il veut me voir, il me le fera dire. — Le Prince-Président, au grand étonnement des voisins, rendit visite au vieillard dans son modeste logement place Broglie.

Schulmeister mourut bientôt après, le 8 mai 1853; il fut enterré à Strasbourg au cimetière Saint-Urbain où on voit dans l'allée principale, à 50 mètres de la porte d'entrée, sa tombe avec une seule pierre pour sa femme et lui, entre celles de son

beau-père et de sa belle-mère. Le *Courrier du Bas-Rhin* du 10 mai lui consacra un court article que nous reproduisons parce qu'il traduit les sentiments qu'inspirait à cette époque Schulmeister à ses concitoyens. « M. Charles Schulmeister, ancien commissaire général des armées impériales, vient de terminer avant-hier une longue existence à l'âge de 83 ans. Nous voudrions pouvoir donner quelques détails biographiques sur ce vieux débris de l'époque impériale qui a rendu tant de fidèles services à Napoléon Ier; mais nous savons qu'il n'a voulu laisser aucun écrit historique ni mémoires politiques. Comme chef de partisans, il a accompli les faits d'armes les plus audacieux, parmi lesquels on cite le passage du pont de Landshut, la prise de Wismar avec une douzaine de hussards, et la reddition d'Ulm qui a valu à la France 38,000 prisonniers, ouvert la route de Vienne et préparé la victoire d'Austerlitz. Jeté dans la place pêle-mêle

avec les assiégés qui en étaient sortis, c'est à son intrépidité et à la frayeur qu'il sut inspirer au malheureux général Mack que l'on dut cette capitulation. Blessé plusieurs fois aux côtés de l'Empereur, il eut près de lui à Friedland la tête fracassée par un biscaïen dont il porta toujours au milieu du front la noble cicatrice. Plusieurs générations de nos compatriotes qui se sont succédé ont pu lui rendre cette justice qu'il a toujours été utile et obligeant dans la prospérité, digne et réservé dans l'adversité. »

Peu à peu l'indignation que soulevait en Allemagne le nom de Schulmeister s'est apaisée. M. Ferdinand Dieffenbach lui a consacré une étude foncièrement sympathique; il l'appelle le plus grand des espions de tous les temps, un génie dans son genre. Si un écrivain allemand sait imposer silence aux ressentiments nationaux, nous pouvons bien juger sans sévérité l'ancien commissaire général des armées

impériales, et, après avoir établi qu'à Ulm il n'a agi que dans l'intérêt de la France, reconnaître que dans les armées de Napoléon peu d'hommes ont rendu autant de services au drapeau français.



TABLE DES MATIÈRES

Nancy, imp. Berger-Levrault et Cie.

BERGER-LEVRAULT ET Cie, ÉDITEURS
PARIS, 5, rue des Beaux-Arts. — 18, rue des Glacis, NANCY

PUBLICATIONS MILITAIRES

Extrait du Catalogue

Histoire militaire.

I. — HISTOIRE MILITAIRE GÉNÉRALE. — CAMPAGNES ANCIENNES ET MODERNES.

L'ALLEMAGNE SOUS NAPOLÉON Ier (1804-1811), par Alfred RAMBAUD, professeur à la Faculté des lettres de Nancy. 1874. Un volume in-12, broché . . . . **3 fr. 50 c.**

L'ANNÉE MILITAIRE. Revue des faits relatifs aux armées française et étrangères, publiée sous la direction de M. Amédée LE FAURE, député de la Creuse. Quatre années, 1877 à 1880. Volumes in-12, brochés, chacun . . . . . **4 fr.**

L'ARMÉE ALLEMANDE, par Ch. SPECKEL, capitaine du génie, et G. FOLIOT, lieutenant du génie. 1895. Joli volume in-8o, avec nombreuses illustrations par A. FLEURI, br. sous couvert. illustrée. **5 fr.**

L'ARMÉE ESPAGNOLE, par R. BRUNET, capitaine de cavalerie de l'armée territoriale. 1889. In-8o, broché. . . . . **3 fr.**

L'ARMÉE ESPAGNOLE. Notes, souvenirs et impressions de voyage, par le capitaine DE SÉRIGNAN, ancien professeur à Saint-Cyr. 1883. Un vol. in-8o de 206 pages, broché . . . . **3 fr.**

L'ARMÉE ET LA CAVALERIE ITALIENNES, par A. A. 1893. Volume grand in-8o, broché . . . . **3 fr.**

grand in-8o de 792 pages, avec 42 gravures (portraits, uniformes anciens et modernes, plans de batailles, etc.), broché. . . . . 10 fr.

OHIWA. Rapports de Hugo STUMM, lieutenant au 1er régiment de hussards de Westphalie no 8; traduits de l'allemand par A. WACHTER, ancien capitaine d'état-major. 1874. Un volume in-8o, avec 5 cartes coloriées, broché . . . . . 5 fr.

LA DÉFENSE DE TORGAU EN 1813, par Fernand LE PLOGE (Publication de la société *La Sabretache*). 1896. Grand in-8o, avec un plan hors texte. . . . . 2 fr. 50 c.

LES DIVERSES ORGANISATIONS DES ARMÉES DE CHARLES LE TÉMÉRAIRE; leurs exercices et le Grand Règlement militaire du Duc pour sa seconde campagne en Suisse, par Jules DE LA CHAUVELAYS. (Publication du *Spectateur militaire*.) 1892. In-8o de 45 pages. . . . . . 75 c.

UNE DIVISION DE CAVALERIE LÉGÈRE EN 1813. Opérations sur les communications de l'armée. Combat d'Altenbourg, 28 septembre 1813, par le commandant FOUCART, chef de bataillon d'infanterie hors cadre. 1891. Vol. gr. in-8o, avec une carte, broché. . . . . 3 fr.

EXPÉDITION DE 1830 ET PRISE D'ALGER PAR LES FRANÇAIS. Organisation et rôle de l'artillerie du corps expéditionnaire, par Gabriel ROUQUEROL, capitaine d'artillerie. 1894. Un volume in-8o avec 4 planches, broché. . . . . . 2 fr. 50 c.

FRANÇAIS ET RUSSES. *Moscou et Sévastopol, 1812-1854*, par Alfred RAMBAUD, professeur à la Faculté des lettres de Paris. 5e édition. 1892. Un vol. in-12, avec couverture illustrée, br. 3 fr. 50 c.

LES FRANÇAIS SUR LE RHIN (1792-1804), par Alfred RAMBAUD, professeur à la Faculté des lettres de Nancy. 1873. Un vol. in-12, broché. 3 fr. 50 c.

LA GUERRE DES ALPES. Guerre de la succession d'Autriche, 1742-1748. Mémoire extrait de la correspondance de la Cour et des Généraux, par F. E. DE VAULT, lieutenant-général, directeur du dépôt de la guerre (1763-1790). Revu, annoté et accompagné d'un Résumé et d'Observations par P. ARVERS, colonel d'infanterie, sous-direc-

teur au ministère de la guerre. 1892. Deux volumes grand in-8° de 1,600 pages, avec 18 cartes et croquis dont 4 en couleurs et une grande carte d'ensemble au 1/320,000e . . . . . **30 fr.**

LA GUERRE DE MONTAGNES pendant la dernière insurrection carliste en Catalogne (1872-1875), par DE LA LLAVE Y GARCIA, commandant du génie espagnol. Traduit par A. JOUART, chef d'escadr. d'artillerie, 1881. 1 volume in-8°, avec 1 carte et 21 plans, croquis et portraits; broché . . **6 fr.**

LA GUERRE AU DAHOMEY. 1re Partie : 1888-1893, d'après les documents officiels, par Ed. AUBLET, capitaine d'infanterie de marine, officier d'ordonnance du Ministre de la marine. Un beau volume in-8° de 358 pages, avec un portrait, 21 croquis et 2 cartes, broché. . . . . **7 fr. 50 c.**

— 2e Partie : LA CONQUÊTE DU DAHOMEY (1893-1894), par le même. Un volume in-8°, avec 5 croquis et 1 carte, broché . . . . **5 fr.**

LA GUERRE D'ORIENT, 1877-1878 ; LA GUERRE DE BOSNIE, 1878. Brochure in-12 (Extrait de l'*Année militaire* 1877-1878) . . . . . . **1 fr. 50 c.**

HISTOIRE DE L'EXPÉDITION DE COCHINCHINE EN 1861, par le contre-amiral L. PALLU DE LA BARRIÈRE. Nouvelle édition. 1888. Volume grand in-8°, avec 3 cartes, broché . . . . **7 fr. 50 c.**

L'INSURRECTION ALGÉRIENNE DE 1871. Étude sociale et religieuse, à propos d'une publication récente, par Alfred RAMBAUD. 1891. Gr. in-8°, broché . . . . **1 fr. 50 c.**

JOURNAL DU SIÈGE DE GRAVE (Publication de la *Revue générale et de l'État-major*). 1890. In-8°, avec 1 plan, broché . . . . **2 fr 50 c.**

LE MARÉCHAL DAVOUT A HAMBOURG. Réimpression du Mémoire de M. le maréchal Davout, prince d'Eckmühl, au Roi, publié en 1814. 1890. Vol. in-8°, avec 2 cartes, broché . . . . . **2 fr.**

M. DE MOLTKE, par Charles MALO, rédacteur milit. du *Journal des Débats*. 1891. In-8°, br. **2 fr.**

OPÉRATIONS DE LA COLONNE JOFFRE AVANT ET APRÈS L'OCCUPATION DE TOMBOUCTOU. Rapport de M. J. JOFFRE, lieutenant-colonel du génie. 1895. In-8° avec 3 planches hors texte . . **2 fr.**

de-lampe, vignettes hors texte), reproduits par la photogravure, et 5 croquis cartographiques. Broché sous couverture illustrée. . . . **10 fr.**
Relié en percaline gaufrée, plaques spéciales, tête dorée. . . . . **12 fr. 50 c.**

2. — GUERRE FRANCO-ALLEMANDE DE 1870-1871.

L'ARTILLERIE ALLEMANDE PENDANT LES COMBATS DE WISSEMBOURG ET DE WŒRTH (août 1870), par GASSELIN, capitaine d'artillerie. 1877. In-8°, avec de nombreuses figures dans le texte. **2 fr.**

L'ARTILLERIE ALLEMANDE PENDANT LES COMBATS DES 29, 30 ET 31 AOUT 1870, par André LUCAS, capitaine au 22e d'artillerie. 1878. In-8°, avec fig., broché. . . . . **2 fr.**

LES BATAILLES DE NUITS. Texte et dessins par Charles RÉMOND. 2e édition. 1884. Grand in-8°, avec 14 gravures et 4 cartes, titre rouge et noir; broché. . . . . **5 fr.**

BELAGERUNG VON BELFORT, par Léon BELIN. Traduit du français. 1871. In-12, avec une carte et un portrait, broché. . . . . . . **2 fr. 50 c.**

CAMPAGNE DE LA LOIRE EN 1870-1871, par Pierre LEHAUTCOURT. 1re Partie : COULMIERS ET ORLÉANS. 1893. Un volume in-8° de 478 pages, avec 6 cartes, broché . . . . **7 fr. 50 c.**

— 2e Partie : JOSNES, VENDÔME, LE MANS. 1895. Un volume in-8° de 448 pages, avec 13 cartes, broché . . . . **7 fr. 50 c.**

LE COLONEL BOURRAS, par ARDOUIN-DUMAZET, rédacteur militaire et maritime du *Temps*. Suivi du RAPPORT SUR LES OPÉRATIONS DU CORPS FRANC DES VOSGES, par le colonel BOURRAS. 1892. Brochure in-12 avec un portrait et couverture illustrée . . . . **60 c.**

L'EMPEREUR GUILLAUME, par Louis SCHNEIDER. Souvenirs intimes, revus et annotés par l'Empereur sur le manuscrit original. Traduit de l'allemand par Ch. RABANY. 1888. 3 beaux volumes grand in-8°, avec fac-similé, brochés . . **24 fr.**
La plus grande partie de l'ouvrage est consacrée aux campagnes de 1866 et 1870-1871.

Récits sur la dernière guerre franco-allemande (du 17 juillet 1870 au 10 février 1871). *Wissembourg. Frœschwiller* (*Reichshoffen* ou *Wœrth*). *Sedan. Siège de Paris*, par C. Sarazin, ancien médecin en chef de l'ambulance de la 1re division du 1er corps, etc. 1887. Volume in-12, broché. . . . . 3 fr. 50 c.

Relation de la bataille de Frœschwiller, livrée le 6 août 1870. Nouvelle édition. 1890. Volume in-8o avec 1 carte, broché. 3 fr. 50 c.

Résumé des opérations de l'artillerie allemande pendant le siège de Mézières en 1870, par H. Roswag, capitaine d'artillerie. 1880. In-8o, avec 2 cartes, broché . . . . 1 fr. 50 c.

Service de l'artillerie dans la place de Belfort pendant le siège de 1870-1871. Étude technique écrite sur l'invitation du colonel Denfert-Rochereau, par S. de la Laurencie, capitaine instructeur au 22e d'artillerie. 1871. In-8o, avec planches, broché. . . . . 5 fr.

Souvenirs de la dernière invasion (sous Metz et dans le Nord). Épisodes de la guerre de Sept mois, par Max Guilin. 1873. In-8o, br. 3 fr.

Strasbourg bombardé (1870). Vingt croquis à deux teintes, d'après nature, par E. Broutta. Album in-8o oblong. . . . . 3 fr.

Wissembourg au début de l'invasion de 1870. Récit d'un sous-préfet, par Edgar Hepp. 1887. Grand in-8o. . . . . 3 fr.

3. — MÉMOIRES ET BIOGRAPHIES MILITAIRES.

L'Empereur Guillaume, par Louis Schneider. Souvenirs intimes, revus et annotés par l'Empereur sur le manuscrit original. Traduit de l'allemand par Ch. Rabany. 1888. 3 beaux volumes grand in-8o, avec fac-similé, brochés . . 24 fr.

Le Général Auguste Colbert (1793 - 1809). Traditions, souvenirs et documents touchant sa vie et son temps. Recueillis par son fils, le marquis de Colbert-Chabanais. 2e édit. 1882. 3 vol. in-12, brochés. . . . . 12 fr.

5. — HISTORIQUES DE RÉGIMENTS ET AUTRES CORPS DE TROUPES.

17e RÉGIMENT D'INFANTERIE. HISTORIQUE. Résumé tiré du manuscrit complet conservé aux archives du corps. 1892. In-8°. . . . . . 75 c.

26e RÉGIMENT D'INFANTERIE. HISTORIQUE, par le capitaine E. DELBAUVE. 1889. Un volume grand in-8°, avec 4 portraits et 36 illustrations, dont 4 uniformes en couleurs, par l'auteur, br. 5 fr.

— LE DRAPEAU DU 26e. 1892. Plaquette in-18, avec couverture illustrée . . . . 50 c.

52e RÉGIMENT D'INFANTERIE. HISTORIQUE, rédigé d'après les documents des archives du ministère de la guerre, par le lieutenant G. GERTHOFFER. 1890. Un volume grand in-8°, avec frontispice, par H. GANIER, broché. . . . . 6 fr.

63e RÉGIMENT D'INFANTERIE (1672-1887). HISTORIQUE, par J. MOLARD, capitaine breveté, professeur à l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr. Volume in-8°, avec 6 planches, dont 5 en couleurs, broché . . . . 15 fr.

69e RÉGIMENT D'INFANTERIE. HISTORIQUE. 1895. Petit volume in-18 de 165 pages, avec 4 portraits et 15 gravures, broché . . . . 1 fr.

87e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE (1690-1892). HISTOIRE, par le capitaine MALAGUTI. 1892. Beau volume grand in-8° de 662 pages, avec frontispice à l'eau-forte, broché . . . . 10 fr.

2e BATAILLON DE CHASSEURS A PIED, par le lieutenant Paul DELAGRANGE. 1889. Volume in-12, avec 7 portraits et 4 cartes, broché. 3 fr. 50 c.

INFANTERIE DE MARINE. Organisation. Recrutement. Service colonial, par G. DE SINGLY, chef de bureau adjoint au ministère de la marine. Avec la répartition nominative des officiers au 1er octobre 1890. Volume in-8°, broché. . 6 fr.

LÉGION ÉTRANGÈRE DE 1831 A 1887, par le général GRISOT, ancien colonel de la légion étrangère et du 1er étranger, et le lieutenant COULOMBON, du 2e étranger. 1888. Volume in-8° de 597 pages, avec 1 plan, broché. . . . . 10 fr.

volume grand in-8° de 639 pages, avec 9 planches en couleurs, 23 portraits et 42 vignettes, broché. . . . . 30 fr.

28e RÉGIMENT DE DRAGONS. HISTORIQUE, par S. BOUCHARD, capitaine commandant au 28e dragons. 1893. Volume grand in-8°, broché. 10 fr.

15e RÉGIMENT DE CHASSEURS A CHEVAL. HISTORIQUE, par H. MAGON DE LA GICLAIS, chef d'escadron. 1895. Un volume grand in-8°, avec 6 planches, dont 4 d'étendards en couleurs, 9 portraits et 11 cartes, broché. . . . . 15 fr.

LE 15e CHASSEURS. LIVRE D'ORDRES D'UN RÉGIMENT DE CAVALERIE pendant la guerre d'Espagne (1812-1813). 1895. Grand in-8°, broché. 2 fr. 50 c.

Le 20e CHASSEURS. HISTOIRE D'UN RÉGIMENT DE CAVALERIE LÉGÈRE, par le lieutenant AUBIER, du 20e chasseurs. 1888. Un volume in-12 de 582 pages, avec 5 dessins d'uniformes, broché. 6 fr.

12e RÉGIMENT D'ARTILLERIE (1834-1890). HISTORIQUE. Volume in-8°, broché. . . . . . . 5 fr.

RÉCITS ET SOUVENIRS POUR LES CANONNIERS, rassemblés pour l'éducation morale des hommes. 1896. Volume in-18, cartonné. . . . . . 75 c.

PRÉCIS HISTORIQUE ILLUSTRÉ DU TRAIN DES ÉQUIPAGES MILITAIRES, par le capitaine T. E. THOUVENIN. 1894. Un volume in-8° de 305 pages, avec 40 illustrations, broché. . . . 2 fr. 50 c.

Nancy, imp. Berger-Levrault et Cie.

